

LA
PRÉDICATION

D'ADOLPHE MONOD

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

En Juillet 1880

Par Franck COULOMB, de Brignon (Gard)

Bachelier ès-lettres

Aspirant au grade de bachelier en théologie

Pectus est quod disertos facit!



MONTAUBAN

TYPOGRAPHIE DE MACABIAU-VIDALLET, RUE BESSIÈRES, 23

1880

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

Académie de Toulouse

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

PROFESSEURS :

MM.

BOIS, Doyen,	<i>Morale et éloquence sacrée.</i>
NICOLAS ✻,	<i>Philosophie.</i>
PÉDÉZERT ✻,	<i>Littérature grecque et latine.</i>
MONOD,	<i>Dogmatique.</i>
BRUSTON,	<i>Hébreu et critique de l'A.-T.</i>
WABNITZ,	<i>Exégèse et critique du N.-T.</i>
DOUMERGUE,	<i>Histoire ecclésiastique.</i>
LEENHARDT, chargé d'un cours de Sciences naturelles.	
SAYOUS, chargé d'un cours d'Histoire et de Littérature.	

EXAMINATEURS :

MM. PÉDÉZERT ✻, *Président de la soutenance.*
MONOD.
BRUSTON.
BOIS.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

LA
PRÉDICATION

D'ADOLPHE MONOD

INTRODUCTION

Nascuntur poetæ, fiunt oratores, disait Cicéron ; et sur la foi d'un si grand nom, on répète cette maxime sans l'avoir sérieusement examinée. Elle n'est pourtant juste que dans une certaine mesure et pour ne parler que des orateurs, — j'entends ceux qui méritent ce nom, — ils doivent beaucoup à la nature et leur talent n'est pas uniquement le résultat de leur travail et de leur persévérance. Avec beaucoup d'efforts, on arrive, si l'on est dépourvu des dons naturels, à former un rhéteur tout au plus, c'est-à-dire un homme qui applique soigneusement toutes les règles de l'art, qui sait disposer un plan, développer une pensée ; dans le commerce des maîtres de la parole il aura même appris à illustrer son style de mouvements oratoires, mais il lui manquera toujours ce je ne sais quoi, ce feu sacré

qui domine la foule et d'un beau parleur fait un orateur. « Il en est de l'éloquence comme de tous les arts, dit « l'abbé Bautain; pour y réussir, il faut être fait pour cela « ou en avoir la vocation, c'est-à-dire y être porté d'une « manière presque invincible par un penchant mystérieux, « par une attraction inexplicable qui influe sur toute « l'existence et la tourne en définitive vers son objet, « comme l'aiguille aimantée cherche le Nord (1). »

Adolphe Monod avait cette attraction inexplicable qui fit de lui un orateur puissant; le travail sans doute fut pour beaucoup dans ses succès, et nous verrons plus tard la large part qu'il lui faut faire, mais la nature aussi l'avait richement doué. Elle lui donna cette force qui entraîne les cœurs et les volontés, cet ascendant qu'un esprit vraiment supérieur exerce autour de lui et qu'il doit au développement harmonique de ses facultés.

Adolphe Monod était doué d'une intelligence peu ordinaire, habile à saisir les choses par leur grand côté, habile aussi à fouiller jusqu'aux replis les plus cachés du cœur de l'homme. De bonne heure, il apprit l'allemand, l'anglais, l'italien, et, sans être le travailleur acharné qu'il devint plus tard, il laissait entrevoir ce qu'il serait un jour. Sa conscience était délicate et son philosophe de prédilection fut Kant, cet observateur scrupuleux de l'impératif catégorique qui craignait qu'en aimant le bien on l'accomplît par inclination et non plus par devoir. Ses qualités du cœur témoignent aussi d'une nature d'élite et il aurait fallu pénétrer dans le sanctuaire de la famille d'Adolphe Monod pour saisir sur le fait ce qu'un de ses biographes appelle : les tendres effusions d'une femme. Nous n'en pouvons juger que par ses discours, mais à chaque page on y sent battre un cœur brûlant d'amour pour Dieu et pour ses

(1) *Étude sur l'art de parler en public*, par l'abbé Bautain.

frères. Enfin une imagination forte et brillante venait couronner l'édifice de ses facultés et de bonne heure Adolphe Monod composa, dit-on, des vers remarquables. Racine et Corneille étaient ses compagnons favoris ; il les lisait, les apprenait par cœur et s'essayait à les imiter. Plus tard, il écrivit la prose comme Corneille écrivait les vers, et chez tous deux l'on reconnaît la plume d'un maître. Il admirait Talma et se pénétra si bien du ton et des gestes de ce grand tragédien qu'on l'accusa de vouloir l'imiter en chaire ; il paraît qu'il en reproduisait involontairement les intonations ; mais pour être admiré il n'avait besoin d'imiter personne : il lui suffisait d'être lui-même. La nature, en effet, lui avait donné une voix sympathique et pénétrante, allant des accents d'une ardente prière à ceux d'une menace effrayante et terrible. « Son débit est expressif, dit M. Léon Stapfer (1), ses attitudes dignes et sans rien d'emprunté, son action tantôt véhémement, tantôt contenue, tantôt précipitée, tantôt chaleureuse, tantôt brusque et emportée, mais correspondant toujours aux mouvements de sa pensée et aux battements de son cœur, et se trouvant en quelque sorte rehaussée par l'éclat d'un geste noble et sobre tout à la fois. »

On comprend dès lors ce que devait devenir Adolphe Monod. Ses facultés, développées par une éducation solide, fécondées par le travail et la prière, devaient faire de lui un homme d'élite, un fin psychologue, un profond penseur et surtout un orateur distingué. Il y aurait intérêt à chercher ce que fut l'homme, notre tâche est plus limitée. Nous nous contenterons d'étudier la prédication d'Adolphe Monod et nous ne dirons de sa vie et du milieu où il vécut que ce qu'il en faudra pour l'intelligence de nos observations. On pourrait trouver des détails plus complets sur sa

(1) Adolphe Monod, *l'Homme et le Prédicateur*, Pau, 1871, p. 59.

vie dans l'étude déjà citée de M. Stapfer et dans celle de M. de Pressensé qui vient de paraître (1).

Ajoutons enfin que cette prédication elle-même, nous nous sommes bornés à l'étudier dans les quatre volumes de sermons qui portent le nom des séries : Lyon, Montauban, Paris, cette dernière série en deux volumes (2). Nous avons négligé les quatre discours sur la *Doctrine chrétienne*, publiés en 1869, et les *trois sermons de Noël*, publiés en 1863, qui portent du reste le cachet d'une œuvre inachevée. D'ailleurs ils ne nous apprendraient rien qui ne fût déjà dans les sermons (3).

Quant aux *Adieux*, disons pour n'y plus revenir qu'une œuvre pareille ne s'analyse ni ne se juge ; on lit ces dernières exhortations d'un mourant avec le cœur et non avec l'intelligence, et l'on est touché jusqu'aux larmes à la vue de ce grand prédicateur, qui fut avant tout un grand chrétien et qui, couché sur son lit de souffrance, met en pratique le cantique qu'il avait composé bien longtemps avant sa maladie :

Heureux quand sous les coups de ta verge fidèle,
Avec amour battu, je souffre avec amour,
Pleurant, mais sans douter de ta main paternelle,
Pleurant, mais sous la croix ; pleurant, mais pour un jour.

(1) *Etudes contemporaines*, Paris, 1880.

(2) 1° *Lyon*, 1 vol., in-8°, Paris, 1860.

2° *Montauban*, 1 vol., in-8°, Paris, 1866.

3° *Paris*, 2 vol., in-8°, Paris : 1^{er} vol., 1859 ; 2^e vol., 1860.

(3) On trouvera, dans l'étude de M. Stapfer, une liste complète des œuvres d'Ad. Monod.

CHAPITRE PREMIER

Fond de la prédication d'Adolphe Monod

§ 1^{er}. — *La doctrine*

On est toujours l'homme de son temps et de son pays ; cette vérité est deux fois vraie pour l'orateur, et l'on peut dire qu'il est d'autant plus puissant qu'il connaît mieux les besoins de son époque et qu'il a plus vivement senti ses aspirations. A proprement parler, c'est là ce qui fait la véritable éloquence. Ces aspirations, au lieu de rester comme chez la foule à l'état de vague intuition, pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme d'un homme, et quand cette âme est assez grande pour les comprendre et se les assimiler, elle devient l'organe de tout un peuple et fait vibrer à l'unisson toutes les âmes en contact avec elle. Pour connaître un orateur, il faudra donc connaître le milieu où il s'est développé ; c'est dire qu'il nous faudrait étudier aujourd'hui l'état de l'Eglise réformée au commencement du XIX^e siècle. Ce serait faire l'histoire du réveil ; mais une pareille tâche est en dehors de notre cadre et nous esquisserons seulement les traits principaux de cette histoire ; Adolphe Monod lui-même nous les fournira :

« La doctrine des œuvres, disait-il en parlant de cette époque, envahit nos académies, nos chaires, nos pas-

« teurs, nos troupeaux ; notre confession de foi fut oubliée ;
« notre discipline mise à l'écart ; la voix des synodes se
« tut ; l'esprit du siècle, la philosophie du jour prirent la
« place de l'esprit de la Bible ; en même temps que la foi,
« la science se voila (1). »

L'influence du XVIII^e siècle se faisait sentir dans l'Eglise ; la foi n'était plus qu'un supranaturalisme vaporeux et indécis, mélange d'indifférence et d'incrédulité ; les dogmes n'étaient reconnus et proclamés que lorsqu'ils s'étaient justifiés devant la raison, maîtresse absolue dans le domaine de la vérité religieuse. Ce qui s'était affaibli surtout, c'est le sentiment du péché, de la misère de l'homme et de son impuissance. Du même coup, la grande affirmation de la Réforme, la justification par la foi, passait au second plan : pour être sauvé, il suffisait d'être honnête homme. Certaines habitudes de piété suffisaient pour gagner le ciel.

En un mot, le formalisme avait envahi l'Eglise ; le rationalisme devait venir bientôt après. Cet état ne devait pas durer, l'homme religieux ne pouvant vivre de négation. Aussi vers 1815, se forma dans l'Eglise un parti religieux, qui, quelque temps après, reçut de l'Angleterre une nouvelle impulsion et prit alors le nom de *méthodisme*. On reprit les anciens symboles, on s'attacha d'une façon plus intime à la Bible, on ranima cette Eglise réformée qui se mourait dans l'indifférence. Ce fut l'œuvre du Réveil. Malheureusement, l'enthousiasme de la première heure exagéra la tendance et la partie fidèle de l'Eglise, c'est-à-dire le Réveil, tomba dans une orthodoxie rigide, étroite, intolérante ; on s'attacha plus à la lettre qu'à l'esprit des Ecritures.

Tel était l'état de l'Eglise au moment où débutait Adolphe Monod. Il dut à la distinction de son esprit d'échapper aux

(1) *La destitution d'Ad. Monod* ; Paris, 1864, p. 100.

exagérations du Réveil, il ne fut pourtant pas exempt de tout reproche à cet égard et nous verrons, dans la suite de cette étude, la transformation que, vers la fin de sa vie, il fit subir à sa théologie et les lacunes qu'il signala dans l'œuvre du Réveil.

A cette préparation historique se joint une préparation psychologique que nous allons raconter sommairement. Adolphe Monod alla faire à Genève ses études de théologie ; là, régnait l'indifférence dont nous avons parlé ; on n'affirmait rien, on ne niait pas grand chose ; la théologie était sans profondeur et Adolphe Monod sortit de la Faculté sans beaucoup d'enthousiasme pour la carrière qu'il avait embrassée ; il resta deux ans dans sa famille, puis fut envoyé par son père à Naples comme pasteur de la colonie française.

Dans la pratique du ministère, il sentit l'insuffisance de sa foi ; il ne cessait, selon son expression, « *de se considérer, de s'analyser, de se disséquer.* » La pauvre théologie apprise à Genève ne pouvait satisfaire les nobles facultés d'Adolphe Monod ; trois hommes distingués eurent sur lui une bienheureuse influence et contribuèrent à mettre fin à la crise religieuse et morale que traversait le jeune pasteur : c'étaient Louis Gaussen, Charles Scholl et Thomas Erskine. « Le troisième, dit Adolphe Monod en parlant d'Erskine, a déraciné mes préjugés intellectuels, en réconciliant dans mon esprit l'Évangile avec la saine philosophie ; après quoi, à Naples, il a mis la dernière main à l'œuvre, autant que cela dépendait de l'homme, en éclairant et tout ensemble en achevant d'attrister ma mélancolie par le contraste de sa paix parfaite et de sa tendre charité (1). » Il est difficile de dire quels furent les senti-

(1) Lettre d'Ad. Monod à ses trois amis, publiée dans les *Souvenirs de Charles Scholl*, Lausanne, 1869.

ments que traversa l'âme du prédicateur. Ce dut être en tout cas un moment terrible que celui où il découvrit le néant d'une foi qu'il avait crue jusqu'alors suffisante. Le sentiment de son impuissance était éveillé ; il n'avait plus qu'à se jeter dans les bras du crucifié pour obtenir force et pardon. Il reste comme un écho de cette phase de la vie d'Adolphe Monod dans ces quelques lignes qui terminent le sermon sur *La misère de l'homme* : « Oui, grand Dieu ! qui
« n'abaisse que pour relever, qui n'agit que pour calmer,
« qui n'ébranle que pour raffermir, nous acceptons la
« sentence de notre condamnation. Nous l'acceptons avec
« repentir et avec douleur, mais avec reconnaissance et
« avec espoir, comme un gage de notre délivrance. Ne nous
« cache rien de notre désordre ! répands dans nos âmes ta
« lumière toute vive et tout entière, pour que nous nous
« voyions tels que nous sommes ! Qu'à cette vue, il s'élève
« à la fois de tout cet auditoire un cri de surprise et d'an-
« goisse, qui déchire l'atmosphère d'indifférence où nous
« sommes enveloppés, qui se fasse jour jusqu'à toi et qui re-
« mue tes entrailles paternelles ! en sorte que renonçant dé-
« sormais à toute estime de nous-mêmes, humiliés, et rien
« qu'humiliés, croyants, et rien que croyants, nous nous
« abandonnions sans réserve à ton amour, pour sortir de
« l'abîme de notre misère par celui de ta miséricorde (1). »

Après la double préparation dont nous venons de parler, on comprend que la prédication d'Adolphe Monod devait être essentiellement dogmatique. Mais la doctrine pour lui ne va jamais sans la morale : « Il y aurait peu d'avantage
« à avoir établi cette doctrine, dit-il en parlant des plans
« humains qui sont dominés par un plan divin, si nous ne
« mentionnions l'usage que le chrétien en doit faire dans la

(1) I, 44.

« conduite de la vie (1). » Il faut remarquer cependant que si la prédication d'Adolphe Monod fut toujours dogmatique, elle ne le fut pas toujours au même degré. Sous ce rapport, les sermons de Paris offrent un contraste frappant avec ceux de Lyon ; pour s'en apercevoir, il suffit de comparer les tables de matières des divers volumes de sermons. Dans la série Lyon, nous trouvons les sermons sur : *La misère de l'homme et la miséricorde de Dieu ; la sanctification par la vérité ; la sanctification par le salut gratuit ; la peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens*, etc. Au contraire, dans la série Paris se trouvent les sermons : *La vocation de l'Eglise ; la femme ; donne-moi ton cœur ; Nathanaël ; saint Paul ; trop tard*, etc. On le voit, ceux-ci sont plus psychologiques, plus intimes, plus religieux. Ces tendances s'expliquent très bien si nous songeons au moment où elles se manifestèrent. « Nulle part, plus que parmi les protestants « de cette grande ville de Lyon, dit M. de Pressensé, l'ancienne foi réformée n'avait subi une éclipse plus complète... ; la mondanité correcte y avait les coudées franches ; jamais ces honnêtes gens n'avaient entendu parler de la nécessité du repentir (2). » Adolphe Monod arrivait au contraire avec toute l'ardeur d'un néophyte et dans le feu de la jeunesse ; son premier soin fut de faire trembler ses auditeurs des éclats de la foudre qui l'avait fait trembler lui-même : il leur parla des *pêcheurs vertueux*, les assimilant aux êtres les plus méprisés de la société, les plaçant comme eux en face du Dieu vengeur. Plus tard au contraire la cause de l'Évangile était gagnée ; il fallait appliquer ses doctrines aux besoins de la vie de chaque jour.

Entre ces deux époques, se placent les sermons de Mon

(1) III, 353.

(2) De Pressensé, *op. cit.*

tauban où nous saisissons le prédicateur abandonnant son ancien genre, sans avoir encore adopté son genre nouveau ; il se livre alors à l'homélie ou à la paraphrase et, malgré tous les soins qu'il mettait à ce genre de discours, il reste inférieur à lui-même.

Toutefois il ne faudrait pas croire que ce changement fût radical ; la prédication d'Adolphe Monod est toujours restée dogmatique à quelque degré et c'est dans le IV^me volume qui nous trouvons les doctrines de la justification par la foi, de l'expiation, de la grâce, de la rédemption défendues contre les atteintes d'une *théologie vaporeuse*, avant-coureur de l'incrédulité qui s'est depuis lors répandue dans nos églises ; l'un des derniers sermons de ce recueil, l'*exclusisme*, n'est qu'un cri d'alarme ; Adolphe Monod compare l'Eglise réformée aux divers personnages du jugement de Salomon : « cet enfant que l'on se dispute, « c'est la vérité ; cette mère accommodante qui accepte le « partage aux dépens de la vie, c'est la prédication que le « siècle décore du titre de libérale ; cette mère intraitable « qui repousse tout partage parce que le partage est la « mort, c'est la prédication exclusive, qui, répudiant une « conciliation faussement ainsi nommée, invoque hardi- « ment l'Evangile comme étant pour elle, et l'Eglise « comme étant à elle (1). »

Mais si cette prédication est essentiellement dogmatique, la dogmatique n'y est pas toujours la même et nous avons à constater le changement qu'elle a subi. Nous n'entrerons pas, cela va bien sans dire, dans la discussion du système théologique d'Adolphe Monod ; nous serions trop au-dessous de cette tâche et d'ailleurs ce n'est pas ici le lieu d'une semblable critique.

Adolphe Monod lui-même nous prévient des modifica-

(1) IV, 418.

tions qu'on trouvera dans sa théologie. « Dieu m'a fait la « grâce, dit-il, de me révéler le salut qui est en Jésus-
« Christ dès le début de la carrière, et avant qu'aucun de
« mes discours eût été publié. De là, dans tous ces discours
« même foi, mêmes principes, même esprit. Mais je ne me
« vante pas pour cela de n'avoir subi aucune modifica-
« tion;..... Entre la série de Paris et celle de Montau-
« ban, entre l'une et l'autre et celle de Lyon, il y a des
« nuances qui n'échapperont point au lecteur attentif.....
« Ce n'est pas à dire que tout soit progrès dans cette tran-
« sition d'une manière à une autre : si l'âge mûr a l'expé-
« rience, la jeunesse a la force — et c'est une des infirmi-
« tés de notre nature que de ne pouvoir gagner d'un côté
« sans perdre de l'autre (1). » On ne pouvait mieux juger :
les derniers sermons de notre orateur témoignent d'une
plus grande expérience, mais les premiers ont plus de
force, de chaleur, de mouvement ; ce qui d'ailleurs importe
le plus, ce sont les modifications apportées à la doctrine.
Examinons-les donc de plus près.

La doctrine d'Adolphe Monod au début de sa carrière et
jusqu'à Mon'auban fut, sauf ces exagérations, celle du
Réveil. A la base de son système se trouvait une notion
assez étroite de l'autorité de la Bible. La Réforme fondait
la souveraineté des Ecritures sur [le témoignage du Saint-
Esprit ; la scholastique réformée du XVII^me siècle s'ap-
puyait au contraire sur la Bible elle-même ; le Réveil
l'imita et Adolphe Monod suivit le mouvement des esprits
de son époque. Pour lui, la réalisation des prophéties et
les miracles étaient la preuve de l'autorité souveraine des
Ecritures. On trouve cette opinion nettement affirmée dans
le sermon sur *la crédulité de l'incrédule* ; elle a le grand

(1) 1, vj, préface.

défaut de négliger la preuve interne et d'affaiblir la preuve externe dont la valeur est surtout historique.

De l'importance exagérée accordée à la Bible, comme livre, résulte cette conséquence forcée que le canon doit être indiscutable et la lettre inspirée ; aussi dans sa prédication Adolphe Monod accordait-il à la lettre même des Ecritures une extrême importance ; pour s'en convaincre, il suffit de lire le troisième sermon sur : *Jésus tenté au désert* (1) : le Sauveur nous y est montré usant contre le démon de la seule arme des citations : « toute vertu réside « dans la parole de Dieu ; la Bible, c'est le ciel parlé, c'est le ciel vu, senti, vécu. » Adolphe Monod accordait au signe ce qui n'appartient qu'à la chose signifiée : le texte n'a de valeur qu'autant qu'il représente à notre esprit quelque chose de réel, de vivant ; par lui-même il est mort et l'on pourrait opposer bien des passages scripturaires au tentateur, si l'on n'est pas pénétré de l'esprit qui les anime, on sera vaincu : « la lettre tue, mais l'esprit vivifie. »

On trouve partout dans ces premiers sermons les traces d'une conception plus large (2). Mais ici-même, Adolphe Monod se fonde sur les Ecritures pour reconnaître la légitimité du témoignage intérieur ; c'est le contraire qui devrait être, car l'Evangile n'est accepté qu'autant qu'il s'appuie sur la conscience.

Adolphe Monod crut à l'inspiration littérale des Ecritures ; toutefois on chercherait en vain dans ses sermons une exposition précise de sa doctrine sur ce point, qui très-probablement n'eut jamais dans son esprit la forme absolue que lui donna M. Gaussen. Cette notion de l'inspiration devint une source d'erreurs : « la Bible est de Dieu

(1) II, 211.

(2) II, 294 et 296.

« ou des hommes » dit Adolphe Monod quelque part ; — non, la Bible vient de Dieu, mais elle a été écrite par des hommes, ce qui est bien différent, et permet d'expliquer les erreurs qui s'y trouvent. Ailleurs, nous lisons : « les « Israélites pieux étaient les premiers objets de l'apostro-
« phe de Dieu dans notre texte ; mais ce n'étaient pas les
« seuls. Dieu, qui parle pour les siècles, avait en vue,
« outre les Israélites inconvertis, les hommes qui, dans
« d'autres temps et sous une autre économie, présente-
« raient le même caractère (1). » Nous voici sur le chemin de l'allégorie et du sens double, et tout le monde sait où il mène. Dieu avait les Israélites en vue et c'est à eux seuls qu'il s'adressait ; tout ce qu'on peut dire, c'est que nous pouvons aujourd'hui profiter des leçons que reçurent les Israélites il y a plus de vingt siècles. Quelquefois, le prédicateur prête à certains passages le sens qu'ils n'ont pas : IV, 63 et 447.

« Je suppose, dit-il ailleurs, que vous avez assez de foi
« pour ne pas rejeter jusqu'aux récits de l'Écriture Sainte.
« Que si ce que vous trouvez d'étrange dans l'histoire
« d'Adam vous empêchait de le croire, vous n'échapperiez
« à une difficulté que pour tomber dans une plus grande,
« puisqu'à l'explication biblique de l'entrée du mal dans le
« monde il faudrait en substituer une autre et vous charger
« d'une tâche sous laquelle les plus grands philosophes ont
« succombé (2). » Le raisonnement pêche par la base : de ce qu'un problème est insoluble pour la raison, on n'est pas forcé absolument d'accepter la solution que nous présente la Bible. Mais, nous dit Adolphe Monod, vous ne pouvez l'expliquer autrement. Eh bien, quoi ! nous ne l'ex-

(1) I, 342.

(2) I, 205.

pliquons pas, voilà tout; ce n'est pas le seul point sur lequel il faille consentir à voir un mystère.

Avec cette notion de l'inspiration et de l'autorité des Ecritures, on arrive à l'intellectualisme par une pente facile; Adolphe Monod y arriva du premier coup et l'on voit cette tendance s'accuser nettement dans : *la sanctification par la vérité* : « Comme il n'est pour produire un « certain arbre qu'une certaine semence, aussi n'est-il « pour obtenir une certaine disposition, par exemple la « sanctification, qu'une certaine doctrine. — Le grain de « blé ne produira-t-il pas du blé, alors même qu'il n'aura « pas été soigneusement déposé dans la terre par un la- « boureur qui lui aura choisi sa place, mais qu'il y sera « tombé au hasard du bec d'un oiseau qui traversait les « airs (1)? » La part faite à la doctrine est beaucoup trop large et il suffit de presser le principe pour en montrer la fausseté; car, si une bonne doctrine produit fatalement de bons fruits, comme le blé ne peut produire que du blé, les apôtres devraient être sans péché, comme ils sont sans erreurs. Cette conséquence suffit pour faire condamner le principe.

Mais le point capital de la dogmatique d'Adolphe Monod, c'est la doctrine de la chute et de la rédemption; on le comprend si l'on songe à la crise religieuse qu'il traversa, et au milieu qu'il trouva dans l'église de Lyon. Il renouvelle la théorie d'Anselme sur le sacrifice de la croix, en exagérant le côté juridique de la rédemption, témoin ce passage de *Dieu est amour* : « Le péché venant sur lui — Jésus- « Christ, — avec ce qui suit le péché, la colère du Père, « la malédiction du Père, voilà l'amertume de la croix : « j'ai vu le Père rassemblant sur le Fils l'iniquité de nous « tous, le faisant malédiction pour nous, le mettant en

(1) 1, 83 et 89.

« longueur, appesantissant sa main sur lui, le transperçant
« de ses flèches, etc. (1). » La justice de Dieu est trop dis-
tincte de son amour ; on dirait deux caractères divins en
conflit.

Adolphe Monod insiste spécialement sur l'impuissance
absolue de l'homme à se sauver lui-même et sur douze
sermons que renferme le premier volume, neuf sont em-
ployés à défendre ce principe : « O vous qui soupirez après
« l'entier affranchissement de votre âme, dit le prédicateur,
« cessez de vous travailler pour l'accomplir en votre propre
« force ; vous pourriez aussi bien créer un monde que de
« vous faire à vous-même un nouveau cœur (2). » Et ail-
leurs, il parle de l'homme qui, pour être sauvé, doit re-
noncer à lui-même « ne valoir rien, ne mériter rien, ne
« savoir rien, ne pouvoir rien, n'être rien et ne se réserver
« rien de rien. » Dans l'œuvre du salut, tout vient de Dieu
qui donne *gratuitement, par grâce*, — mot qu'Adolphe Monod
se plaît à répéter — depuis le *commencement et depuis le
commencement du commencement*. On voit combien est petite
la part laissée à la liberté de l'homme : « Nous écoutons,
« nous lisons, nous cherchons, nous croyons, nous prions ;
« mais ces actes mêmes de notre esprit nous viennent de
« Dieu à leur manière. » Ainsi nous devons tout à Dieu.

Quant aux dogmes de la *trinité, de la divinité de Jésus-
Christ, de la prédestination, du péché originel, de l'existence
personnelle du diable*, nous les passons sous silence, Adolphe
Monod ayant accepté sur tous ces points la théologie du
Réveil et n'ayant fait subir à la sienne aucune modification
dans le cours de son ministère. Nous citons seulement les
passages où ces idées se trouvent développées : pour la

(1) II, 443.

(2) I, 295.

trinité : i, 300 ; iii, 399 ; pour la prédestination : i, 388 ; iv, 217 ; pour le démon : i, 93 .

Enfin, les peines éternelles sont affirmées et leur cause défendue avec une énergie terrible, sans que jamais le prédicateur aie recours à des descriptions matérielles pour impressionner ses auditeurs ; il faut lire la seconde moitié du premier sermon sur *la compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* (1). Plus tard, Adolphe Monod croit encore aux peines éternelles, mais il n'éprouve plus le besoin de défendre aussi chaleureusement leur cause : « Sur le sens de ces déclarations de l'Écriture, dit-il à Paris, plus spécialement sur la durée des peines futures, pas de commentaires, pas de discussion contradictoire : là-dessus, je m'en rapporte à vous. Si ces peines ne sont pas dans les Écritures, je ne veux pas que vous les y voyiez ; et si elles y sont, je veux que vous les y voyiez par vos yeux, non par les miens (2). »

Telle était la dogmatique d'Adolphe Monod au début de son ministère ; nous allons voir quand et comment elle se modifia.

L'autorité des Écritures miraculeusement démontrée par les prophéties et par les miracles, telle que l'admettait Adolphe Monod, postule une double affirmation : l'autorité incontestable et l'inspiration littérale des livres du canon. Adolphe Monod n'avait jamais bien pressé ces deux affirmations ; il en fut autrement lorsqu'il devint professeur à la faculté de Montauban. Plus d'une fois, il dut se trouver en présence d'un problème de critique sacrée qui lui fit regretter la douce et fortifiante conviction des premiers jours. Il examina de plus près ce qui lui avait paru si clair, et, peu à peu, il se relâcha de sa vigueur première. Il n'y

(1) i, 364.

(2) iv, 428.

eut pas une transformation subite, mais un travail lent, une évolution progressive. Cet état de progrès laborieux, Adolphe Monod le dépeignait quelque temps après dans son *Saint-Paul* : « Il sonde sa doctrine, dit-il en parlant du « Réveil, et sa doctrine a perdu en précision ; il sonde sa « morale, et sa morale a perdu en rigueur ; il sonde l'Écri- « ture et l'Écriture elle-même semble avoir perdu pour lui « de sa clarté et de son autorité..... Le prédicateur de « l'Évangile connaît doublement l'amertume de ce labo- « rieux enfantement. Il se rappelle, avec un regret silen- « cieux, des jours où sa parole coulait de source, où sa « plume courait sans obstacle..... Ce temps n'est plus. « A part les grandes questions, je devrais dire la grande « question de vie et de mort, sur laquelle une conscience « chrétienne ne saurait varier, le reste ne se montre à lui « qu'intercepté par des nuages (1). »

Non, les grandes questions ne sont pas atteintes : la foi reste entière, peut-être même l'expression théologique de cette foi ne change-t-elle pas beaucoup dans l'esprit d'Adolphe Monod ; mais il voit s'ébranler la base même de sa notion sur l'autorité des Écritures. Aussi, dès son arrivée à Paris, on constate un grand pas fait vers l'apologétique des Clément d'Alexandrie, des Pascal et des Vinet. Le prédicateur en appelle sans cesse au témoignage de la conscience dont les aspirations et les besoins sont désormais pour lui la meilleure démonstration de l'autorité des Livres saints. On se sent ici dans une autre atmosphère et il faut lire le sermon sur la *Parole vivante* pour se faire une juste notion de cette évolution. Pour en donner une idée, nous citerons quelques passages pris dans d'autres sermons : « Je ne m'arrête pas à vous demander si vous « croyez à l'inspiration des Écritures, à la divinité de

(1) iv, 268.

« Jésus-Christ, à la grâce qui réside en lui : je n'en ai pas
« le loisir ni ne pense en avoir besoin (1). — Abandonnons,
« si vous le voulez, ces raisons du dehors, ces miracles,
« ces prophéties, qui n'ont pas trouvé le chemin de votre
« âme; venez seulement avec moi à ces raisons du dedans,
« plus courtes, plus volontaires, plus décisives. C'est dans
« le sanctuaire impénétrable du cœur que la question doit
« se décider, et qu'elle se décide toujours en réalité (2). —
« Je l'ai dit et je me plais à le redire : les cœurs droits sont
« faits pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour les cœurs
« droits. Entre un cœur droit et Jésus-Christ, il y a une
« telle affinité, dirai-je? ou une telle attraction, que, fus-
« sent-ils écartés l'un de l'autre jusqu'aux deux extrémités
« du monde, ils trouveront quelque chemin pour se rappro-
« cher et pour se rejoindre; que s'ils ne le trouvent pas,
« ils le créeront (3). » Le christianisme n'est plus une
doctrina seulement, c'est une vie, une personne.

Du même coup, la lettre perd de sa valeur et ne joue plus le rôle que nous lui avons vu jouer dans la méditation sur *Jésus tenté au désert*. « Tout divin qu'il est,
« le langage des Ecritures n'est pourtant qu'un langage
« et ne peut faire que ce qui est faisable au langage.
« Il peut nous traduire, et il traduit admirablement, la
« pensée de Dieu : il ne peut nous donner Dieu lui-
« même (4). — Entre de tels hommes, qui ont besoin de
« l'Évangile sans le savoir, et nous, qui aurions tant à
« cœur de les y attirer, pourquoi le rapprochement ne se
« fait-il pas? Ne serait-ce pas que nous les aurions trop
« abordés avec la parole écrite et pas assez avec la parole

(1) III, 386.

(2) IV, 42.

(3) IV, 409.

(4) III, 44.

« vivante et la vie?..... Vous n'avez pu les conduire de la « Bible à Jésus, essayez de les conduire de Jésus à la « Bible (1) » On voit que nous sommes loin des idées que M. Monod développait dans *la crédulité de l'incrédule*.

La doctrine de l'inspiration est plus large. bien qu'il y ait encore un pas à faire en avant : « l'Esprit de Dieu, nous « dit le prédicateur, s'unit à l'esprit de l'homme dans l'inspiration, à peu près comme la nature divine à la nature « humaine dans l'incarnation (2). » C'est exagéré, car dans l'incarnation, la nature humaine a atteint la perfection, dans l'inspiration l'esprit de l'homme n'y est pas arrivé. Enfin, dans l'œuvre de la conversion une part plus grande est laissée à la liberté de l'homme : « Nier la « liberté de l'homme, le supposer contraint dans sa désobéissance ou même dans son obéissance, ce serait renverser le fondement de toute la morale, de toute la « religion (3). »

Le calvinisme étroit disparaissait peu à peu de cet esprit ouvert aux grandes idées, fouillant sans cesse dans l'Écriture pour y puiser une part plus grande de vérité et cherchant toujours mieux à se mettre en contact intime avec Jésus-Christ,

Il cherchait surtout à y mettre ses auditeurs : « ce qui « importe après tout, leur disait-il sur son lit de mort, ce « n'est pas le *savoir*, c'est l'*avoir* Jésus-Christ. »

§ 2. — *Caractères de la prédication d'Adolphe Monod.*

Nous venons de voir ce que fut la dogmatique d'Adolphe Monod et les modifications qu'elle subit; il importait de

(1) III, 43.

(2) IV, 149.

(3) III, 343.

donner la première place à cet exposé sommaire d'une prédication qui fut essentiellement consacrée à défendre la doctrine. C'est même là son principal caractère; mais il en est d'autres que nous allons étudier dans ce paragraphe et que, pour plus de clarté, nous diviserons en deux classes.

Caractères de la personne. — Nous les trouvons résumés dans les quelques mots qui terminent la préface du premier volume : « Le Dieu que je sers dès ma jeunesse est aussi « celui sous la protection de qui je place cette publication. « Qu'il daigne la faire servir à sa gloire ! et, en montrant « par elle à beaucoup de lecteurs le chemin de la paix, « graver profondément dans l'âme de l'auteur cette hum- « ble devise du serviteur fidèle : il faut qu'il croisse et que « je diminue (1). » L'amour de Dieu, l'amour des hommes, tels sont les deux sentiments qui dominent Adolphe Monod et que nous retrouvons dans sa prédication.

L'amour de Dieu, ai-je dit : n'est-ce pas là surtout que notre prédicateur trouve le secret de sa force ? Que serait-il devenu sans la foi qui l'animait ? La conviction est la condition indispensable d'un ministère utile ; sans elle, on pourra peut-être charmer son auditoire par la variété des pensées, l'élégance du langage, que sais-je ? par une certaine chaleur factice qui ne part pas du cœur et ne va pas au cœur ; encore pour obtenir pareil résultat faudra-t-il déployer un talent qui n'est pas à la portée de tout le monde. C'est un succès de forme, et l'expérience prouve qu'une prédication sans conviction n'attire pas les âmes ; on voit chaque jour des pasteurs peu écoutés de leur troupeau : a priori, on peut affirmer que ce qui leur manque le plus, c'est la foi. Avec une ferme conviction, on a plus de force pour convaincre les autres ; la parole a plus de

(1) 1, vij, préface.

vigueur, la pensée plus de netteté, le but est clairement aperçu et l'on y tend avec plus d'énergie. Le prédicateur est puissant qui peut répéter avec les accents d'une conviction intime : j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Aussi voyons-nous les âmes se presser autour de lui ; il n'a pas toujours le talent d'un Adolphe Monod, d'un Saurin, d'un Bossuet, d'un Chrysostome, mais auprès de lui on trouve cette chaleur, cette vie qu'il faut à toute âme d'homme, et, pour le dire en passant, c'est là une grande preuve de la divinité de la Bible que les succès d'un pasteur qui n'a quelquefois d'autre mérite que celui de la prêcher fidèlement. Quoi qu'il en soit, Adolphe Monod joignait ce mérite à beaucoup d'autres. On sent partout une foi robuste, la vie même de son ministère ; il est difficile de citer des exemples à l'appui de notre affirmation parce qu'on en juge moins par des passages isolés que par l'esprit général du sermon ; il y a cependant dans le sermon l'*exclusisme* quelques lignes qui peuvent résumer ce que nous venons de dire : « On ne bâtit pas sur un sable mouvant, on ne s'assied pas sur une eau qui fuit, on ne s'établit pas sur un nuage, et l'on ne hasarde pas son repos, son trésor, ses affections, sa vie, son éternité sur un *peut-être* qui peut aussi n'être pas. Il me faut du roc ; et quand j'en ai trouvé, je manquerais autant à la charité qu'à la vérité en ne disant pas à qui veut m'entendre : Ami, voilà du roc ; il n'y a d'autre terrain solide au monde ni pour moi, ni pour toi (1). »

Cette foi se traduisait souvent en prière, qui est, selon l'expression d'Adolphe Monod lui-même, la *respiration de l'âme* ; et, pour ne parler que de l'usage qu'il en faisait comme prédicateur, on peut dire que rarement on s'en servit autant que lui. « Sa préparation, dit M. de Pres-

(1) IV, 403.

« sensé, était avant tout une prière. Un de ses discours
« débute par celle-ci qui ne devait pas franchir le sanc-
« tuaire intime : O mon Dieu, donne-moi, par ton esprit,
« de déposer au pied de la croix de ton Fils la recherche
« de moi-même et l'inquiétude sous lesquelles j'ai suc-
« combé trois jours, au détriment de mon sermon, de ma
« foi, de ta gloire et au scandale de mes frères. Quant à
« mon sermon, donne-moi de le faire non tel que je veux,
« mais tel que tu veux. Eclaire-moi pour l'amour de
« Christ (1). » Quelquefois, ses discours sont interrompus
par des exclamations comme celle-ci : « O Christ ! assiste-
« moi par le sang de ta croix », et fréquemment le prédica-
« teur termine un développement ou son sermon lui-même
par une prière pleine d'élan. En chaire, il allait jusqu'à
modifier quelquefois les prières liturgiques, sauf pourtant
la confession des péchés, chef-d'œuvre dû probablement à
la plume de Calvin et qu'on attribue généralement à Théo-
dore de Bèze qui l'aurait improvisée au colloque de Poissy.
Quant à la prière, dite d'abondance, Adolphe Monod l'im-
provisait toujours, ce qui lui donnait sans doute un carac-
tère plus intime, plus spontané, plus fervent. Une prière
apprise par cœur paraît quelque chose d'anormal ; sans
doute, un fils parlant à son père sait ce qu'il lui veut
demander, mais au moins ne se préoccupe-t-il pas de la
forme qu'il doit donner à sa demande ; le chrétien doit en
user de même avec Dieu ; sans cela, il risque de dire une
prière sans prier réellement.

Pour connaître ce qu'Adolphe Monod pensait de la prière
et quelle force il lui attribuait, il suffit de lire le sermon sur
la foi toute-puissante : « Nous avons souvent admiré la puis-
« sance de la parole de Dieu, il est temps d'admirer au-
« jourd'hui la puissance de la parole de l'homme. La parole

(1) *Etudes contemporaines*, p. 196.

« de la Cananéenne ouvre le ciel, triomphe du Seigneur, « chasse le démon et opère ce qu'elle veut. C'est que cette « parole est celle de la foi. La foi nous fait entrer dans je « ne sais quel mystérieux partage de la toute-puissance de « Dieu lui-même (1). » Et ailleurs, il dit à ses collègues, ne pouvant trouver d'expression plus forte : « Hommes de « prières, soyons..... des hommes de prières. »

Voilà ce qu'était la foi d'Adolphe Monod et le rôle qu'elle joua dans sa prédication ; mais ce sentiment n'est pas le seul qui l'agite et l'amour du prochain occupe dans son cœur une place importante ; c'est ainsi qu'il réalise, autant qu'il est possible à l'homme de le faire, ce double commandement de Jésus-Christ : « Tu aimeras le Seigneur ton « Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta « pensée et ton prochain comme toi-même. »

Adolphe Monod doit à cette affection qui le poussa vers l'homme pécheur des accents inimitables ; ici, j'aimerais de citer une foule de paroles saisissantes, empreintes de charité, d'amour fraternel, qui nous montreraient jusqu'à quel point Adolphe Monod aima les âmes confiées à son ministère. Je me contente du passage suivant pris dans le sermon sur *la compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* ; il est un peu long, j'espère cependant qu'on me le pardonnera : « Si je vous voyais pauvre, manquant de tout, ayant « faim, ayant soif, ayant froid, j'aurais compassion de vous « sans doute ; mais cette compassion n'approcherait pas de « celle que m'inspire l'état où je vous vois. Si je vous « voyais malade, en proie aux douleurs les plus aiguës, « n'ayant de repos ni jour ni nuit, et près de rendre l'âme « d'angoisse, j'aurais compassion de vous ; mais cette « compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire « l'état où je vous vois. Si je vous voyais en deuil, pleurant

(1) 1, 335.

« près du corps inanimé d'une femme, d'un mari, d'un
« père, d'un enfant bien-aimé, j'aurais compassion de
« vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle
« que m'inspire l'état où je vous vois. Si je vous voyais
« rejeté par les hommes, abandonné de votre père et de
« votre mère, trahi par la femme qui dort dans votre sein,
« maltraité par vos propres enfants, j'aurais compassion
« de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de
« celle que m'inspire l'état où je vous vois. Et si je vous
« voyais à la fois accablé de toutes ces peines et de toutes
« les autres peines de cette vie qui se peuvent imaginer, et
« rassemblant en vous seul tous les maux de tous les
« malheureux, j'aurais compassion de vous, une tendre et
« vive compassion ; mais cette compassion n'approcherait
« pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois. La
« compassion que vous m'inspirez est autant au-dessus de
« toutes celles que pourraient mériter tous les maux de
« cette vie, que l'éternité est au-dessus du temps et l'infini
« du fini. Cette compassion, rien de terrestre, rien d'hu-
« main, ne peut ni l'égaliser, ni l'exprimer ; et, quelque
« grande qu'elle soit, elle devrait l'être davantage encore ;
« et si j'avais plus de charité, elle éclaterait devant vos
« yeux en un torrent de larmes..... Mais que parlé-je de
« mes compassions..... (1) ? » Cet amour, cette ardente
charité donne à la parole du prédicateur un accent parti-
culier de force et de persuasion : on sent que ce cœur qui
supplie, qui exhorte, qui pleure ainsi, est un cœur d'ami
sur lequel on peut reposer le sien, et entre les deux s'éta-
blit une union étroite et spirituelle qui n'a pas de nom sur
la terre.

Adolphe Monod savait ce que vaut une âme d'homme,
une âme immortelle et l'amour qu'il avait pour elle lui

(1) 1, 382.

inspirait une sainte passion : celle de sauver les pécheurs ; il ne pouvait avoir de plus noble ambition : la satisfaire fut l'œuvre de sa vie. Et quelle œuvre que celle qui a pour but le salut du monde ! Après le bonheur d'être chrétien, il n'en est pas de plus grand que d'être prédicateur chrétien ; Adolphe Monod éprouvait ce bonheur-là et ses discours portent à chaque page la trace de cette charité sainte. Tous ses efforts sont le résultat d'une seule préoccupation : gagner des âmes à Christ ; il n'est pas jusqu'au travail qu'il s'imposait dans la rédaction d'un discours qui n'eût pour unique but : la conversion des âmes. Dans l'œuvre du salut, c'est sur la conversion, c'est-à-dire sur le point de départ que le prédicateur se plaît à revenir ; il insiste beaucoup moins sur le développement de la vie chrétienne, c'est-à-dire sur la régénération ; il laissait à Dieu, au temps et à la conscience de chacun, le soin de donner à ce sujet toute l'importance qu'il mérite. Le titre des sermons justifie notre affirmation ; mais, en outre, on trouve cet appel à la conversion dans bien des péroraisons où il ne devrait pas être, étant donné le sujet traité dans le discours lui-même.

Pour toucher ses auditeurs, il n'est aucun moyen que le prédicateur ait laissé de côté ; il en est un surtout qu'il emploie avec vigueur et qui faisait dire de lui à Michelet : « Ceux qui l'ont entendu en tremblent encore (1), » c'est la crainte. L'état général de l'Eglise à l'époque où vivait Adolphe Monod explique en partie cette manifestation de l'amour fraternel : les caractères s'amollissaient, les sentiments s'effaçaient, les idées fortes déclinaient. On n'était que trop porté à parler de la miséricorde de Dieu, sa sainteté était passée sous silence ou dénaturée. Au milieu de cet optimisme énervant pour la foi, il était bon de faire entendre

(1) *Histoire de France*, v, 212.

une voix plus mâle. On ne peut d'ailleurs se dispenser de faire agir la crainte : son action est plus immédiate et plus universelle. Mais il ne faut pas en abuser : la crainte est un motif peu noble ; elle resserre l'âme plus qu'elle ne la dilate et Dieu ne veut pas régner sur un troupeau d'esclaves. Adolphe Monod en a-t-il usé ou abusé ? A notre avis, il est tombé dans l'abus, mais aussi noblement qu'on y pouvait tomber. Le premier, il avait tremblé sous les menaces de Dieu : il les faisait planer sur la tête de ses auditeurs. La sainteté de Dieu lui apparaissait comme l'attribut par excellence de la divinité et avant tout il fallait la sauvegarder : « Sauvez la sainteté de mon Dieu, s'écriait-il « un jour, vous me sauverez après si vous pouvez. » Il était donc porté à défendre ses droits contre le pécheur ; mais il le fait toujours comme malgré lui et contraint par la nécessité : « Comprenez-vous bien le sentiment dans « lequel je vous présente ces effrayantes images ? deman- « dait-il à ses auditeurs ; ce sont là des sujets que je ne « traite qu'en me faisant violence et comme contraint par « l'intérêt de votre salut (1). » Il faut lire surtout son sermon sur les peines éternelles, où il nous montre le « surcroît « d'horreur destiné au chrétien inconverti, semblable à ces « cavités nouvelles qu'on trouve au fond d'un précipice « énorme et qui sont comme un abîme dans l'abîme. » On est effrayé de ces images, mais l'on sait gré au prédicateur qui s'impose une peine qui, si grande soit-elle, est infiniment au-dessous de celles qu'il veut épargner à ceux qui l'écoutent.

Caractères de la prédication proprement dite. — Tels sont les deux grands mobiles de la vie et de la prédication d'Adolphe Monod : on les sent agir dans chacun des dis-

(1) IV, 432.

cours que nous étudions et c'était sur eux qu'il importait de mettre l'accent. Mais à côté de ce caractère s'en trouvent d'autres qui, pour être secondaires, ne laissent pas que d'être intéressants à étudier.

Le premier qui se présente à nous et le plus général, c'est celui de la vie. Tout est animé dans ces sermons et l'on sent toujours l'âme du prédicateur derrière la phrase qui nous transmet sa pensée. « Le principe fondamental « qui sert de base à toutes les règles est que la récitation « a son siège non dans la bouche, mais dans le sentiment « et la pensée, et qu'elle dépend moins de la voix que de « l'âme. C'est l'âme qui doit réciter. A cette condition la « récitation sera vraie (1). » Ce qu'Adolphe Monod disait de la récitation, nous le disons de sa prédication : c'est l'âme qui a dicté ses paroles et nous fait part de ses expériences, de ses chutes, de ses victoires, de ses craintes, de ses espérances. L'on entend parfois des prédicateurs qui ont certainement le talent de la parole et savent se faire admirer ; mais rien n'attire en eux parce qu'on ne les sent pas assez près de soi : ils ne se livrent pas à leur auditoire qui se trouve en présence d'un prédicateur, non d'un homme. Adolphe Monod n'est pas au nombre de ces prédicateurs ; ses sermons au contraire nous le révèlent tout entier ; ils suffiraient à retracer son portrait avec exactitude et si nous avions à parler de l'homme, nous pourrions trouver là chacun des traits de son caractère ; c'est lui, c'est lui-même qui parle et l'on se sent entraîné par cette parole émue et vivante ; elle vous pénètre, elle met en contact direct l'âme de celui qui parle et l'âme de ceux qui écoutent.

Ce besoin de mettre la vie partout donne à la prédication d'Adolphe Monod quelque chose de concret et de dramati-

(1) *Discours de rentrée du 26 nov. 1840.*

que. On trouve à chaque instant des tableaux, des comparaisons, des images qui réveillent l'attention du lecteur, et illuminent la pensée de l'orateur. C'est ainsi qu'Adolphe Monod nous parle du petit Jules, personnage de raison ; de Kajarnak, personnage historique, destinés à donner de la vie à son enseignement. Est-ce à dire qu'il se tienne par principe éloigné des sujets purement abstraits ? Non certes, et il suffit pour se convaincre du contraire de songer aux discours : *le fatalisme, la parole vivante, les fondements en ruine*, etc. Mais alors le prédicateur a recours à toutes les ressources de l'art pour animer son exposition ; il se met quelquefois lui-même en avant et lorsqu'il veut parler des peines éternelles, par exemple, et montrer qu'elles sont enseignées dans la Bible : « Ecoutez-moi, mes chers amis, » dit-il ; je vous parlerai d'expérience (1). » Et il raconte alors qu'il fut un temps où lui-même ne croyait pas à l'éternité des peines ; mais, après une longue étude des textes, il fut, malgré lui, obligé de reconnaître qu'elle était enseignée dans les Ecritures. Cette méthode est utile et simple ; nous ne pensons pas qu'on doive la négliger. C'est dire que nous reconnaissons au prédicateur le droit de parler de lui en chaire. Il faut s'entendre cependant : la chaire ne doit pas être le piédestal d'un ridicule orgueil et le prédicateur ne doit pas détourner à son profit l'attention que réclament de plus hautes pensées ; mais, cette réserve faite, pourquoi ne lui serait-il pas permis de parler de ses expériences ? Un sermon n'est pas un livre, c'est une action personnelle et directe, résultat des réflexions d'un homme et cet homme est le frère de ceux qui l'écoutent ; il leur doit des directions, des conseils, des avertissements ; comment pourra-t-il les leur donner sans que sa personne soit mise en avant ? La chose est difficile et nous ne con-

(1) I, 374.

naissons aucun orateur, sauf Bossuet peut-être, qui ne parle souvent de lui dans ses sermons, mais toujours dans les limites que nous avons indiquées. Il est même des cas où le pronom personnel, *je*, est de rigueur, et lorsque au milieu d'un mouvement oratoire, alors que le prédicateur se livre à son inspiration, on entend sortir de sa bouche le *je* dit simplement, naturellement, personne ne songe à s'en offenser; au contraire, la parole a quelque chose de plus intime, de plus personnel, de plus direct; elle porte alors avec elle je ne sais quel caractère de vérité, de sincérité qui va droit au cœur : elle communique alors la chaleur et la vie.

A cette vie qui anime sa prédication, Adolphe Monod doit de n'avoir pas été froid et ennuyeux dans les passages nombreux où il développe sa doctrine. Nous avons déjà vu dans le premier paragraphe de cette étude combien large était la part qu'Adolphe Monod faisait à la dogmatique dans ses discours; nous n'avons pas à revenir ici sur ce sujet; disons seulement que cette dogmatique n'a jamais rien de sec et même alors le prédicateur a le talent d'édifier. Pour résumer ce qui précède, je reproduirai une parole de M. Guillaume Guizot : « Quiconque a entendu quelques sermons d'Adolphe Monod, disait-il dans un article du *Journal des Débats*, peut attester que plus le texte en était connu et les pensées littéralement tirées du texte, plus on était étonné de la vie inattendue que versait dans tout le discours la personne même de l'orateur (1). »

Mais outre la vie, voici un autre caractère beaucoup moins ordinaire encore : la diversité. Si la doctrine est le fond et comme la trame de cette prédication, elle n'est pas là pour elle seule : elle est toujours suivie d'une conclusion pratique c'est-à-dire de la morale, et c'est précisément

(1) *Journal des Débats*, 14 avril 1856.

dans cette sphère qu'Adolphe Monod apporte une grande diversité. Le titre des sermons à lui seul ne permet pas d'en juger : ce n'est pas qu'il ne soit traité dans le discours, mais il donne lieu à une foule de combinaisons différentes qui amènent dans le sujet des idées qui ne lui sont pas étrangères sans doute, mais qu'un prédicateur ordinaire n'aurait pas trouvées ou n'aurait pas osé traiter ; il nous parle, par exemple, d'économie politique avec autant de tact et de compétence qu'il en montre lorsqu'il traite les grandes doctrines de la conversion ou de la grâce ; il aborde les questions sociales avec autant de facilité que les questions de salut, et il aurait pu dire en chaire :

Homo sum, atque nihil humani a me alienum puto.

Tous les grands problèmes lui sont familiers ; le fil de son discours se replie en mille sens divers et nous présente des idées tout à fait inattendues ; mais jamais on ne perd de vue le point de départ ni surtout le point d'arrivée. C'est là le privilège du christianisme de pouvoir aborder toutes les questions avec une entière liberté et de mettre sa solution à côté ou plutôt au-dessus des solutions si nombreuses qu'apporte la science ; on comprend de mieux en mieux la prière du Maître : « Je ne te demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. » Il n'est rien ici-bas, sauf le péché lui-même, que l'Évangile ne puisse sanctifier ; il faut donc le faire pénétrer partout, dans tous les domaines et sur tous les points où se porte l'activité humaine. C'est le devoir du prédicateur de proclamer hautement cette universalité de l'esprit chrétien ; ainsi l'on passera de la défensive à l'offensive et l'Évangile aura fait un grand pas dans le monde. Adolphe Monod a marché dans cette voie, et en particulier le sermon sur *le bonheur de la vie chrétienne* nous montre comment on peut être chrétien et satisfaire tous les besoins de son esprit et toutes les aspirations de son âme. C'est une bonne apolo-

gétique. Mais il faut bien avouer que la démonstration n'est pas complète ; ce qui est dit est vrai, mais ne suffit pas. On ne voit pas assez bien comment l'homme avec toutes ses facultés peut devenir chrétien sans avoir à rien modifier en lui que ce qui est mauvais. Dans la vie chrétienne, l'homme peut-il rester réellement homme ? Oui, et l'on peut même dire que la vie chrétienne seule le rend complètement à lui-même : elle l'ennoblit, Adolphe Monod ne l'a pas suffisamment montré. Mais, quoi qu'il en soit, il a fait le premier pas dans cette voie et l'on doit l'en féliciter. Cet essai a mis une grande diversité dans sa prédication.

Cette diversité ne vient pas comme on pourrait le croire de la variété des connaissances ; celle-ci fut certes fort utile à M. Monod et à l'occasion il cite Bacon, Rousseau, Pascal, Tacite, Salluste, Dupuis, Labruyère, M^{me} de Staël et Michelet. Lamennais était son auteur favori. Il parle de tous ces grands orateurs en homme qui les connaît ; mais ce n'est qu'en passant qu'il jette leur nom dans ses discours et ce n'est pas dans les théories ou les systèmes contemporains qu'il cherche et qu'il trouve la diversité. Il la trouve plus haut, il la trouve dans une profonde connaissance du cœur de l'homme. Il avait senti les besoins immenses de son âme ; en devenant chrétien, il avait bien entendu ne pas les étouffer, et c'est ainsi qu'il fut amené à comprendre, surtout dans la seconde moitié de sa vie, qu'il y a relation étroite entre l'homme et le christianisme.

Si Adolphe Monod connaît l'homme et ses besoins, il connaît surtout l'homme de son époque, et c'est le caractère d'actualité de sa prédication qui lui donne un intérêt tout particulier. Nous ne voulons pas parler de cette actualité qui va chercher dans les événements de la veille un élément de vaine curiosité et transforme le sermon en une

sorte de gazette ; l'actualité de M. Monod est plus vraie, plus sérieuse, plus chrétienne. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, Adolphe Monod n'a rien innové, sa nature le rendait peu propre à la spéculation et la théologie ne lui doit aucune couronne ; sa place était à Paris plutôt qu'à Montauban : il y pouvait mieux servir la cause de l'Évangile. Il avait la foi du petit enfant, et c'est comme un petit enfant, non comme un philosophe, qu'il cherchait la vérité : à genoux, une Bible à la main. Ce qui dominait chez lui, ce n'étaient pas les besoins de l'intelligence, mais ceux du cœur et de la conscience. Aussi aurait-il été effrayé et peut-être scandalisé des résultats de la critique moderne. Il aimait à reposer sa foi sur l'autorité des siècles passés et sur la Bible, telle qu'on la comprenait alors. Les sujets qu'il traite ne sont pas nouveaux ; il revient sans cesse aux sublimes lieux communs de la chaire : le péché, la mort, la condamnation, la rédemption, la grâce, le salut par Jésus-Christ. En cela il diffère avec Lacordaire, son contemporain et, dit-on, son admirateur (1) « le plus « moderne des prédicateurs français », dit M. de Pressensé, qui cherchait un élément d'actualité dans l'histoire ou la littérature contemporaine. Adolphe Monod n'a pas cette actualité : la science s'adresse, dans l'homme, à ce qu'il a de plus noble : la conscience. Il voit que la notion du péché s'affaiblit autour de lui, qu'on ne parle plus que de petites fautes, qu'on peut racheter par une conduite d'une moyenne honnête ; il prêche son sermon sur *la peccadille*

(1) On raconte, j'ignore avec quel degré de vérité, dit M. le professeur Pédézert dans un discours de rentrée sur G. de Félice, que la première fois que le père Lacordaire entendit Ad. Monod à l'Oratoire, il dit : « C'est notre maître à tous. » Il aurait dit plus tard : « Si Monod avait prêché dans la chaire de Notre-Dame, je n'y serais jamais monté. »

d'Adam et les vertus du Pharisien ; sur la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu ; il pose à ses auditeurs cette terrible question : *pouvez-vous mourir tranquille ?* Il voit que la doctrine qui prévaut dans le mouvement intellectuel de l'époque c'est le panthéisme : il prononce son discours sur le *fatalisme* (1).

En 1848, il assiste à une révolution, il est le témoin du bouleversement occasionné par une royauté qui tombe et une République qui naît, il prononce deux discours sur *les fondements en ruine, sur le plan de Dieu ;* la foi décline dans l'église, il prêche son *Exclusisme*. On pourrait en dire autant d'une foule d'autres sermons et montrer qu'ils ont pour point de départ quelque'une des grandes préoccupations du moment qui les ont vu naître. Voilà ce qu'était l'actualité d'Adolphe Monod : les questions lui apparaissaient toujours par leur grand côté (2).

Et ce n'étaient pas seulement les besoins des individus qui le préoccupaient, c'étaient aussi ceux de la société ; qu'on en juge par les quelques lignes qui suivent et qui forment la fin du sermon : *Qui a soif ?* : « Qu'on le sache bien, ce que
« Jésus dit à l'individu, il le dit aussi aux siècles : si quel-
« qu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Si donc il y
« a un siècle qui a soif ; s'il y a un siècle qui a sondé la
« plaie de l'humanité ; s'il y a un siècle qui prétend résou-
« dre le problème social ; s'il y a un siècle appelé à re-
« cueillir un passé fécond en instruction pour préparer un
« avenir chargé de bienfaits ; s'il y a un siècle agité, hale-
« tant, travaillé et fatigué, mais grand dans sa mission,
« mais ardent dans ses espérances, mais indomptable dans
« ses entreprises, s'il y a un XIX^e siècle — qu'il cesse de

(1) C'est le Jocelyn de Lamartine qui lui inspira, dit-on, le sujet du sermon.

(2) Voir III, 374 ; IV, 18 ; IV, 385.

« présenter sa soif aux quatre vents des cieux ! qu'il désespère de ses théories ! qu'il fasse silence, qu'il courbe la tête, qu'il vienne à Jésus et qu'il boive (1) ! »

A côté de l'actualité nous plaçons la clarté ; et si nous parlons ici de cette qualité, c'est qu'elle n'est dans le style, dans la forme que parce qu'elle est dans la pensée, dans le fond. Adolphe Monod possède une grande netteté dans les idées, mérite d'autant plus important à relever qu'on a des préférences pour l'obscurité. Les pensées profondes sont quelque fois difficiles à comprendre, d'où l'on conclut que les pensées difficiles à comprendre sont profondes. On est quelquefois, très rarement du reste, obligé de parler de choses obscures, mais au moins faut-il clairement montrer cette obscurité ; l'auditeur, et surtout l'auditeur français, veut absolument de la clarté dans une prédication et c'est une exigence légitime ; il est d'autant plus indispensable de la satisfaire qu'on n'agit sur la volonté qu'à la condition d'arriver jusqu'à elle, ce qui n'est pas toujours facile ; aussi faut-il se bien persuader de la vérité du vieux précepte de Quintilien : *Oratio debet negligentem quoque audientibus esse aperta* (2). Adolphe Monod a toujours suivi cette maxime et la netteté chez lui se trouvait dans la forme et surtout dans la conception des idées. Ses idées apparaissent lumineuses pour l'esprit, exactement définies et dégagées de tout ce qui pourrait les obscurcir dans l'esprit du lecteur ; elles sont fortement conçues et font voir chez le prédicateur, en même temps qu'une vive intelligence, un besoin profond de lucidité. Malheureusement pour les rendre, il a quelquefois recours à des parenthèses, à des phrases incidentes qui arrêtent la marche du discours ; il insiste sur les moindres détails, répétant la même pensée sous plusieurs formes

(1) III, 333.

(2) *Quintilien*, liv. VIII, chap. II.

différentes. Dans la péroraison, la partie du discours que le prédicateur soignait le mieux, il lui semble toujours que sa pensée n'est pas comprise et il y revient par deux ou trois fois, ce qui fait plusieurs péroraisons; pour être juste, il faut dire qu'elles sont en général fort belles. Pour prendre sur le fait cette exagération d'un développement qui ne cherche que la clarté et trouve avec la clarté la fatigue du lecteur, je renvoie aux deux sermons : *Pouvez-vous mourir tranquille et la sanctification par le salut gratuit* : 1, 166 pour le premier et 1, 129 pour le second.

Si la pensée est claire, elle n'en est pas pour cela moins profonde et il suffit de rappeler tout ce que nous avons dit à propos de la doctrine pour montrer combien notre orateur savait traiter les grandes questions. Dans la morale, il n'est pas moins profond et l'on devine partout le professeur qui a étudié, qui connaît le fond des choses et sait montrer à ses auditeurs ces profondeurs sublimes où le bien et le bon se trouvent unis au bon et au vrai; il porte la lumière jusqu'à la racine des choses et en quelques phrases nous découvre de belles et nobles pensées où l'on ne sait ce qui l'emporte de la grandeur ou de la vérité. Je citerai comme exemple le début du sermon : *Donne-moi ton cœur* : « le fond de l'homme, c'est l'homme moral, et le fond « de l'homme moral, c'est le cœur..., etc. (1). » Quelquefois, après un développement, il résume sa pensée en une phrase et cette phrase est un trait qui pénètre jusqu'au vif et rappelle le grand Pascal. On pourrait réunir ainsi un certain nombre de *pensées* qui mettraient Adolphe Monod à côté de Vauvenargues ou de La Rochefoucauld; j'en cite quelques-unes prises au hasard : « Si d'être aimé, c'est toute la « dogmatique de l'Évangile, aimer, c'en est toute la mo-

(1) III, 379.

« rale (1). — La dissipation est la serre chaude de toutes les
« vanités (2). — L'homme est moins homme par la pensée
« que par le sentiment..... La vraie supériorité se révèle
« plus noblement et aussi plus sûrement, dans le discerne-
« ment du bien que dans celui du mal. Le meurtre est à la
« haine, ce que le fruit est à la semence, etc. » Ces pensées
nous révèlent parfois une perspicacité peu ordinaire et un
talent d'observation remarquable, par exemple : « Ce n'est
« pas en général l'esprit ordinaire qui subit l'influence de
« l'esprit éminent, c'est l'inverse (3). — Il y a, dans les pro-
« fonds replis du cœur de l'homme, un je ne sais quoi de
« diabolique qui n'est pas fâché des souffrances d'autrui (4). »
Ailleurs la pensée est tellement riche et féconde qu'on peut
trouver en deux ou trois lignes tout le plan d'un discours :
« Ainsi, également coupables et misérables, vous avez
« besoin d'être délivrés et de la peine du péché et du péché
« lui-même (5). — A cette vue (du Fils de Dieu crucifié) ces-
« sez du même coup et de rien craindre de vos péchés et
« de rien espérer de vos œuvres (6), etc. »

Disons enfin que si Adolphe Monod ne fait jamais de philosophie en chaire, ses sermons en sont néanmoins tout pénétrés. Ceci peut paraître un paradoxe au premier abord, mais on se convaincra de la vérité de cette observation si l'on se rappelle ce qu'étaient Adolphe Monod et sa prédication ; lui, un homme d'étude, de méditation, — on définit quelquefois la philosophie : l'art de se rendre compte à soi-même de ses propres pensées — elle, une prédication tra-

(1) II, 464.

(2) II, 264.

(3) III, 104.

(4) II, 267.

(5) I, 46.

(6) II, 456.

ditionnaliste, faisant porter l'accent sur le péché de l'homme, la grâce de Dieu se tenant éloignée par principe de discussions purement spéculatives. Aussi lorsque son sujet l'amène à parler philosophie, il n'en dit que ce qui est indispensable à l'intelligence de sa pensée, et il passe rapidement (1), mais le peu qu'il en dit montre que cette matière ne lui est pas étrangère; et fréquemment une phrase ou deux jetées au milieu d'un développement nous montrent le philosophe qui se cache ou plutôt le prédicateur qui court au plus pressé, à la seule chose nécessaire; mais il en dit assez pour nous faire comprendre qu'il en pourrait dire davantage.

Telles sont les qualités que nous avons tenu à relever dans l'œuvre d'Adolphe Monod; ce ne sont pas les seules, mais il fallait choisir et nous ne nous flattons même pas d'avoir assez mis en relief celles dont nous avons parlé. Du reste, les choses perdent à être ainsi examinées en détail, analysées; car analyser, c'est disséquer; et, comment peut-on disséquer ce qui a la vie, sans lui donner la mort? Dure nécessité! notre faiblesse, qui ne peut tout embrasser d'un seul coup d'œil, nous fait une loi de porter notre attention sur une série de points limités, au lieu de la laisser se répandre d'un coup sur l'ensemble des choses; c'est ainsi que les qualités de la prédication d'Adolphe Monod paraîtraient plus saisissantes si nous pouvions les montrer toutes ensemble, rehaussées par cet accent d'autorité qui faisait dire à un libre-penseur au sortir d'un temple où il avait entendu Adolphe Monod: « Ce n'est pas un prédicateur, c'est un prophète. » Et en parlant d'autorité, nous ne faisons pas allusion à tel ou tel sermon, *l'exclusisme*, par exemple; non, nous entendons par là cet esprit général

(1) Voir en particulier les premières pages du sermon sur le *fatalisme*.

qui se dégage de chaque affirmation du prédicateur et qu'on est heureux de constater dans un siècle d'inconstance et de perplexité. Cette autorité se fonde non sur le talent ou la personne du prédicateur, mais sur la vérité qu'il annonce et dont la dignité lui fait un devoir de se dépouiller, s'il le faut, de sa modestie et d'être fier pour elle. L'autorité d'Adolphe Monod était d'autant plus accrue qu'elle s'alliait chez lui à une plus grande humilité : sa vie, sa piété, le sentiment de sa haute mission, son amour pour les âmes et surtout sa foi, tout contribuait à donner à sa parole les accents qu'on trouvait sur les lèvres des prophètes, lorsqu'ils disaient au peuple d'Israël et aux rois : Ainsi parle l'Éternel.

CHAPITRE II

Forme de la prédication d'Ad. Monod

Nous venons de voir ce qu'était le fond de la prédication d'Adolphe Monod; dans un second chapitre, nous allons en examiner la forme : après les caractères, les procédés.

Ces procédés, nous les diviserons en deux classes : procédés *psychologiques* et procédés *oratoires*, les premiers traitant des appels que fait le prédicateur à chacune des facultés de l'homme : cœur, imagination, raison, conscience ; les seconds, de son homilétique.

Parmi tous ces procédés, il en est un que nous tenons à mettre en relief dès l'abord, et qui, du reste, n'entre pas dans le plan que nous venons d'énoncer : c'est le travail. Il tint une place importante dans la vie d'Adolphe Monod, il est donc indispensable de voir ce que lui doit sa prédication. Adolphe Monod lui-même nous éclaire à cet égard, et c'est sur son lit de mort qu'il prononçait ces paroles pleines à la fois d'humilité et de franchise : « Si, par la grâce de « Dieu, je suis devenu ce que j'ai été, c'est moins à des « dons exceptionnels que je le dois, qu'à un travail consciencieux et persévérant. » C'est donc un homme de travail que nous avons devant nous et, si nous avons à parler du prédicateur, nous devrions nous demander à

quelles études il se livra plus volontiers ; nous l'appren-
drions de ses sermons. Mais c'est de la prédication que
nous nous occupons ici et d'ailleurs tout ce que nous avons
dit des connaissances variées d'Adolphe Monod suffit à
notre dessein.

Adolphe Monod n'improvisait pas ; il aurait pu le faire
mieux que personne ; on le voit bien par le sermon : *Qui
doit communier ?* qui fut recueilli par un sténographe ; ce
discours est plein de chaleur et de vie : les qualités du pré-
dicateur y brillent d'un vif éclat et ses défauts s'y montrent
moins : point de vaine amplification.

Mais Adolphe Monod savait que l'improvisation conduit
à la monotonie en appauvrissant l'esprit, et du reste l'ex-
périence lui avait appris qu'on laisse échapper parfois des
expressions trop fortes et qu'on regrette plus tard. Aussi
préférerait-il méditer longuement ses discours. Lorsqu'un
sujet frappait son esprit et qu'il désirait en faire l'objet
d'un sermon, il y songeait longtemps, amassant lentement
ses matériaux, considérant l'idée sous toutes ses faces,
réunissant ses arguments (1). Adolphe Monod nous mon-
tre cette phase de la préparation du sermon dans ses dis-
cours sur saint Paul : « Il en est de tel coup de pinceau
« de Raphaël, de tel coup de ciseau de Michel-Ange, comme
« de telle intonation d'un Roscius : il ne prend qu'un ins-
« tant à donner, mais il a pris des années à préparer. »
Puis il passe aux écrivains et nous parle des essais et des
ratures qu'ils sont obligés de faire sur le papier, et surtout

(1) Il mit deux ans entiers, dit M. Stapfer, pour se préparer à celui
de ses sermons intitulé : *l'Ami de l'argent*. C'est en se promenant sur
les bords du Tarn que ce sujet lui vint à l'esprit : il avait rencontré
un paysan dont l'avarice l'avait indigné. Rentré chez lui, triste et
réveur, Ad. Monod commença à amasser ses matériaux, deux ans
avant de monter en chaire.

« des essais et ratures qui se font dans l'homme intérieur,
« dans l'esprit, dans le cœur, dans la conscience, par les
« méditations, par les lectures, par les veilles, par les
« épreuves, par les deuils, par le sang, par les lar-
« mes (1). »

Lorsqu'Adolphe Monod s'était pénétré de son sujet, le plan s'offrait de lui-même à sa pensée ; alors seulement il prenait la plume ; il écrivait ainsi une première ébauche, sans perdre haleine, de peur d'éteindre le feu intérieur « car, disait-il, il faut écrire pendant que le sujet donne. »

A cette première ébauche, en succédait une seconde quelque temps après ; en combinant les deux, il obtenait une réduction définitive ; c'est ainsi que peu à peu, le manuscrit diminuait de volume, l'ordre se faisait dans ce fouillis d'idées longuement amassées. Et cependant, on n'avait encore qu'un essai. Ce sermon était retravaillé, recorrecté lorsque la prédication en avait montré quelque imperfection ; c'est ainsi qu'Adolphe Monod pratiquait le précepte de Boileau :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Athanase Coquerel père, admirait cette persévérance :
« Si jamais prédication chrétienne a été marquée au coin
« de l'art le plus étudié, ce fut la sienne. On sait avec
« quelle persévérance ses sermons les plus remarquables
« étaient travaillés ; il les recorrectait sans cesse, à me-
« sure que, dans ses courses missionnaires, il les portait
« d'église en église ; et dans son débit qui pouvait mécon-
« naître une exploitation très habile et très réfléchie des

(1) IV, 448.

« ressources de l'art oratoire, qui certes n'enlevait rien à l'énergie de ses convictions (1). »

Les deux sermons sur *la compassion de Dieu pour le chrétien inconverti*, admirés de ceux qui les avaient entendus, devaient être imprimés au profit de l'Eglise évangélique de Lyon : Adolphe Monod mit encore un an à les corriger avant de les livrer à l'imprimeur. Il est curieux de voir un homme de son talent hésiter entre deux arguments, entre deux mots quelquefois, les peser exactement l'un et l'autre afin de juger de leur valeur respective. C'est le cas de répéter avec Buffon : *le génie est une longue patience*. On voit par là combien Adolphe Monod était éloigné de cette théorie, répandue surtout chez les piétistes, en Allemagne, qui veut que le prédicateur se laisse aller à l'influence de l'Esprit qui lui inspirera sur l'heure même tout ce qu'il faudra dire : « Voilà, mes amis, dit-il aux étudiants, voilà « un piège agréablement tendu par Satan à votre paresse « naturelle : si vous y tombez, vous avez à craindre que « votre prédication ne soit frappée de langueur, comme « l'a été celle de tant de serviteurs de Dieu qui se dispensent sous de beaux prétextes d'un pénible travail pour « se livrer à une improvisation sans effort (2). » Le travail occupait donc une grande place dans la préparation d'un sermon, et voilà ce qui nous explique le caractère de perfection qui les distingue.

Les sermons d'Adolphe Monod sont des pièces achevées, des morceaux de littérature ; rien n'y manque et l'on reconnaît aisément le professeur d'homilétique qui a usé de toutes les ressources de l'art le plus consommé. Aussi Vinet parlant des sermons d'Adolphe Monod — et il s'y

(1) *Observations pratiques sur la prédication*, par Ath. Coquerel, Paris, 1860, p. 257.

(2) *ibid.*, 207.

connaissait — dit dans ses *Mélanges* : « Le caractère qui les « distingue, c'est la perfection..... Je ne m'enquiers que « de l'art, et je dis que personne, parmi les prédicateurs « modernes dont on fait cas, n'a respecté davantage, n'a « mieux connu, ni mieux pratiqué l'art (1). » N'exagérons pas cependant ; tel sermon porte un cachet moins parfait et, par exemple, les sermons sur *les fondements en ruine* sont évidemment une œuvre hâtive ; mais l'éloge de Vinet ne reste pas que d'être vrai dans son sens général et nous nous y associons pleinement.

Seulement, la chose pourra paraître étrange, notre admiration va trop loin pour être entière : on aimerait d'avoir quelque chose à reprendre à ces discours. Nous reconnaissons largement la légitimité de l'art dans la chaire : c'est une question de dignité pour la vérité qu'on annonce et d'amour pour les âmes que l'on prêche. Il faut donc se préoccuper de l'art : une heureuse disposition dans les idées, la correction dans le langage sont indispensables et il vaut la peine d'y consacrer du temps. Mais décidément la préoccupation est abusive et quand on voit ces magnifiques constructions on est surtout frappé de leur beauté, malgré tous les efforts du prédicateur qui se cache pour ne montrer que Jésus-Christ ; mais en dépit qu'il en ait l'auditeur risque de s'attacher à la forme plutôt qu'au fond, et Adolphe Monod s'expose à renouveler l'expérience de Chrysostome applaudi lorsqu'il prêchait contre les applaudissements. Est-il donc nécessaire qu'un sermon soit tiré au cordeau comme les allées du parc de Versailles ? et que tout soit calculé, pesé, étiqueté selon la formule, je veux dire selon les préceptes de l'art ? Le malheur ne serait pas grand si on se livrait un peu plus à l'inspiration, à l'élan du cœur et de la conscience. L'art y perdrait

(1). *Mélanges*, p. 479.

quelque chose, mais la parole en serait plus incisive ; il nous semble que le discours y gagnerait en intimité, en familiarité — nous parlons de la bonne — et il n'écraserait pas l'auditeur comme il le fait.

Mais hâtons-nous de prévenir une accusation qu'on pourrait peut-être — surtout après ce que nous venons de dire — adresser à M. Monod : si le prédicateur abuse de l'art, ce n'est pas dans le but de bien dire uniquement et de se faire admirer ; ses pensées vont plus haut : « Exercez-vous sans scrupules, messieurs, disait-il aux étudiants, à l'art de la parole et du débit, mais que ce soit dans un esprit chrétien. Que l'art de réciter (et d'écrire) soit pour vous un moyen et non un but... Si vous cultivez la parole comme un moyen de glorifier Dieu et de faire du bien aux hommes, vous remplissez un devoir (1). » Et dans l'un de ses sermons, il disait : « Vous conduire à Jésus-Christ, c'est l'unique objet que nous nous proposons en parlant ou en écrivant ; périssent, oui, périssent tous nos discours et tous nos livres si l'esprit qui les anime n'est pas celui de Jean-Baptiste : il faut qu'il croisse et que je diminue (2). » La préoccupation d'Adolphe Monod était de mettre la vérité dans tout son jour et par là de rendre gloire à Dieu, en sauvant les hommes. Le but qu'il poursuit fait pardonner le moyen qu'il emploie, ou plutôt, l'abus qu'il fait de ce moyen, et en somme le cachet de perfection qu'Adolphe Monod donnait à ses sermons avait de bien grands avantages et de bien petits inconvénients, si l'on songe surtout que ceux-ci étaient moins sensibles il y a trente ans qu'aujourd'hui.

Quels furent les résultats de ce travail consciencieux et persévérant ? C'est la question qu'il faut nous poser ici et

(1) *Discours de rentrée du 26 nov. 1840.*

(2) *IV, 402.*

nous y répondrons en parlant des procédés d'Adolphe Monod. Nous les avons divisés en deux classes.

Procédés psychologiques
ou appels du prédicateur à chacune des facultés de l'homme

Pour amener les hommes à la foi chrétienne ou les y affermir, le prédicateur doit agir sur leur âme ; bien que celle-ci soit une et indivisible, on peut, idéalement, la diviser en quelques parties qui sont comme les faces sous lesquelles elle se présente à nous. Nous allons voir comment Adolphe Monod s'est adressé à chacune de ces parties et nous ne pouvons mieux faire que de prendre la division qu'il nous donne lui-même dans son sermon sur *les grandes âmes* : cœur, imagination, raison, conscience (1).

1^o *Le cœur*

De toutes nos facultés, c'est évidemment celle qu'Adolphe Monod a le plus négligée, et, pour exprimer toute notre pensée, il l'a trop négligée. Nous ne voulons pas dire qu'il ne lui ait jamais parlé ; il suffit de lire le titre des sermons : *La miséricorde de Dieu pour le chrétien inconverti, Dieu est amour, donne-moi ton cœur*, pour se convaincre du contraire. Il y a même, dans d'autres sermons, bien des appels chaleureux à ce qu'il y a de plus sensible en nous dans les sermons sur *la femme*, par exemple. Malgré cela nous maintenons notre observation : oui, Ad. Monod a négligé de parler au cœur. Sous sa plume, la religion nous apparaît dépouillée de ce qu'elle a d'aimable, d'infime, d'attrayant ; elle est sévère, sombre, austère ; c'est sous cet

(1) IV, 57.

aspect qu'elle s'était adressée à sa conscience et c'est ainsi qu'il voulait la faire accepter de ses auditeurs qu'il pensait atteindre plus facilement en mettant sans cesse sous leurs yeux le châtiment réservé aux inconvertis ; même en leur parlant d'amour, de pardon, il parvenait encore à les faire trembler au lieu de les émouvoir. C'était chez lui une inclination naturelle élevée à la hauteur d'un principe : il ne voulait pas qu'on attendrit le cœur. Un jour, à Paris, un prédicateur de ses amis le fit pleurer ; le lendemain, il le lui reprocha : « ce sont des arguments, lui dit-il, qu'il faut « laisser à ceux qui n'en ont pas de meilleurs. » Nous nous permettrons de n'être pas de l'avis de M. Monod. Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée toutefois : les succès d'attendrissement ne sont pas ceux que doit envier un prédicateur sérieux : il est facile de faire pleurer les gens, mais le prédicateur n'est pas monté en chaire dans le seul dessein d'exciter la sensibilité des auditeurs. Le succès serait d'ailleurs bien éphémère : *nil citius arescit lacrymâ* et une fois l'émotion dissipée, on en serait tout juste au même point qu'auparavant. Il faut donc en même temps qu'on parle au cœur, parler à la raison et à la conscience dont les droits sacrés ne peuvent être méconnus ; l'idée entretient, rappelle l'émotion qui, livrée à elle-même, s'évanouirait bientôt. Nous n'aimerions pas non plus un prédicateur qui ferait au cœur des appels trop fréquents ou trop violents : dans le premier cas, l'auditeur se fatiguerait bientôt d'une tension continuelle ; dans le second, on n'aurait gagné qu'une illusion : celle d'avoir persuadé ses auditeurs quand on n'a fait qu'exciter leurs larmes seulement. Wesley, paraît-il, avait le talent de mettre hors d'eux-mêmes les milliers d'auditeurs « pressés autour de lui sous la voûte « du ciel et qui répandaient dans une vaste plaine leurs « gémissements et leurs sanglots. » Il est à présumer que la durée des impressions était en raison inverse des cris

qu'elles avaient provoqués. Mais, cette restriction faite, pourquoi ne serait-il pas légitime de s'adresser au cœur? L'homme est plus homme par le sentiment que par la pensée : pourquoi donc se condamner d'avance à négliger tout un côté de l'homme et le meilleur, et se priver ainsi d'un auxiliaire utile? « Quand on n'a pas touché, dit Vinet, c'est « qu'on n'a pas tout dit. » La raison est satisfaite, la conscience éclairée; cela ne suffit pas; il y a un autre élément qu'il faut atteindre : le cœur qui agit puissamment sur la volonté. Ceci paraîtra plus vrai encore, si l'on songe que nos auditoires, en général, sont essentiellement composés de femmes, et chez elles, plus encore que chez nous, c'est le cœur qui dirige la vie et détermine la volonté. Il est telle situation particulière du cœur qui appelle la consolation; Adolphe Monod ne répond pas à ce besoin et l'on peut rappeler ici les réflexions que faisait M. le professeur Pédézert à propos de la prédication de Guillaume de Félice : « Pouvons-nous oublier qu'à côté de la conscience il y a « ce pauvre cœur humain, digne de tant de pitié! Ah! « l'ami des pécheurs avait aussi des paroles de consolation « pour lui. Il comprenait, il partageait, il calmait ses peines. « Où est-elle dans l'éloquence sacrée française cette cha- « rité émue et compatissante qui ne tarit pas les larmes « sans doute, mais qui les fait couler plus douces dans le « sein du Père céleste? Où est-elle dans nos grands maîtres « cette onction qui semble l'amour dans l'amour même? « Vraiment, l'Évangile doit être divin puisqu'il est si supé- « rieur à ses plus admirables interprètes (1). »

2^e *Imagination*

Il est une faculté qui, seule, fait les grands artistes et les grands hommes, que ces artistes soient sculpteurs,

(1) *Op. cit.*, p. 23.

peintres ou poètes, et ces hommes, orateurs ou écrivains; tous les hommes en sont doués dans une mesure plus ou moins grande, et sans elle, tout dans notre vie serait froid, pâle et mort : c'est l'imagination. Celle d'Adolphe Monod répand un puissant éclat dans ses discours : ils abondent en tableaux, images, comparaisons qui mettent en relief la pensée, toujours claire d'ailleurs du prédicateur; on les dirait destinés à frapper l'auditeur, à le retenir comme malgré lui sur certaines pensées et à graver dans sa mémoire une idée purement abstraite. Nous avons remarqué que la prédication d'Adolphe Monod est dramatique : cette qualité est due à une imagination riche et brillante qui met partout la vie et le mouvement. Elle tire un admirable parti de l'Écriture Sainte et la peinture du meurtre de Jean-Baptiste provoqué par la danse d'Hérodiade, celle des angoisses du geôlier de Philippe et de sa délivrance après sa tentative de suicide, les descriptions saisissantes de la passion et tant d'autres qu'on pourrait citer resteront parmi les chefs-d'œuvre de la chaire qu'on relit sans cesse et qu'on trouve toujours plus belles.

Mais ce n'est pas seulement dans la Bible que l'imagination d'Adolphe Monod puisait ses sujets, et la vie chrétienne lui en fournissait aussi de pathétiques qu'elle n'avait garde de négliger. Ici, nous voyons « un pauvre pécheur, marchant vers le tribunal de Dieu, repassant dans sa mémoire les péchés de sa vie (1)... » Là, le prédicateur voulant prouver que l'homme ne peut mourir tranquille s'il n'appuie son espérance que sur ses vertus, parce qu'il ne peut y avoir dans ce cas aucune règle précise, divise idéalement le genre humain en vingt classes et montre que, sauf les cas extrêmes, on n'est jamais sûr d'être dans les

(1) 1, 55.

classes comprenant ceux qui seront sauvés (1). Ailleurs, enfin, pour nous faire sentir la piété d'une jeune fille chrétienne, le prédicateur nous transporte au lendemain de sa mort : « Vous connaîtrez alors tout ce que fut son amour, « son dévouement, sa piété pour ceux qui l'entouraient et « qui la pleurent. Mais non, vous ne le connaîtrez pas, « son intérieur le connaîtra seul. Retirons-nous, la sym- « pathie elle-même peut être importune. Ne nous mêlons « pas dans le secret de leur douleur, nous qui ne péné- « trâmes jamais dans celui de leur joie. » Comme dernier exemple, je renvoie le lecteur au premier sermon sur *la compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* ; il s'y trouve une description sombre et terrible de la misère du chrétien damné, qui nous montre jusqu'où pouvait aller l'imagination d'Adolphe Monod.

Mais il faut bien le dire, cette imagination n'était pas maintenue dans de justes limites et le prédicateur la laissait s'égarer. Nous excusons le prédicateur de se faire un enfant de raison, de lui donner un nom, un âge ; de le montrer allant à l'école et jouant aux barres, aux billes ou à la marelle ; c'étaient là des images destinées à réveiller l'attention de ses jeunes auditeurs. Mais lorsque dans l'un de ses plus beaux sermons il nous parle de Kajarnak tout le long du discours, nous estimons que c'est malheureux : le Français est railleur et le seul nom de Kajarnak pourrait bien provoquer son sourire ; le prédicateur aurait pu trouver un nom plus harmonieux ou ménager plus souvent nos oreilles. Ailleurs, c'est le goût littéraire qui cesse d'être pur, ainsi lorsque Adolphe Monod nous parle du dieu du déisme qui, « fixé dans les glaces hyperboréennes d'une « création sans paternité et d'une providence sans entrailles, « fait de l'existence un hiver éternel et du monde un tom-

(1) t, 166.

« beau glacé dont il n'est lui-même que la statue (1). » Voici qui paraît plus grave encore : le prédicateur nous fait reculer avec lui « jusqu'avant les siècles et nous fait assister « à cette délibération du Père, du Fils et du Saint-Esprit « où la rédemption de l'homme tombé est résolue dès les « temps éternels et l'œuvre d'amour partagée entre le Père « qui nous appelle, le Fils qui nous rachète et l'Esprit qui « nous sanctifie (2). » Si les auditeurs n'avaient été retenus par le respect du lieu, ils auraient demandé au prédicateur ce qu'il savait de ce sublime conseil. Enfin, je me contente de citer la péroraison bien connue de *Dieu est amour* : Adolphe Monod nous montre les païens et les Juifs, les rochers et la nature entière troublés à la mort de Jésus-Christ et il en appelle à ce trouble contre l'indifférence de l'auditoire qu'il a devant les yeux : « Dites-le nous, s'écrie-t-il alors avec amertume, Groënländais, Juifs, païens ; dites-le nous, terre, rochers, voile du temple, soleil : le Dieu qui a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés, ce Dieu, qu'est-il s'il n'est pas amour (3)? » Là encore, l'imagination d'Adolphe Monod a dépassé les bornes de l'éloquence pour tomber dans la rhétorique ; cet appel à la nature inanimée affaiblit la première apostrophe adressée aux païens et aux Juifs. Ces écarts d'une imagination mal contenue faisaient dire à Guillaume de Félice : « Quand on « dépasse le but, on le manque. »

3^o *La raison*

Ici encore on constate l'abus à côté de l'usage. L'usage de la raison est légitime et même nécessaire. Il est une

(1) III, 385.

(2) III, 399.

(3) II, 444.

foule de choses qu'on ne connaît que par le raisonnement, et celles là même que l'on sait ou que l'on croit, le prédicateur fait bien de les prouver, c'est-à-dire de remettre en mémoire les raisons qui les légitiment. La foi a besoin de voir qu'elle ne repose pas sur le vide, et lui montrer son objet, lui rendre plus présentes les preuves de la vérité, c'est l'affermir puissamment. Le raisonnement est donc nécessaire, et nécessaire sous les deux formes qu'il peut revêtir : la première, latente, intérieure, cachée dans le fond des idées, la seconde, extérieure, formelle, apparente et qui ne vaut que comme étant l'expression de la première. Il est cependant indispensable de l'employer : elle frappe plus que la dialectique interne qui se dissimule aisément et qu'on ne trouve qu'avec la réflexion. Adolphe Monod a beaucoup employé l'une et l'autre, et cela se comprend si l'on se rappelle qu'il faisait beaucoup de dogmatique en chaire (1). Sur ce point on peut le mettre à côté de Bourdaloue ; ce n'est pas que celui-ci ne raisonne beaucoup plus ; mais Adolphe Monod n'a pas voulu l'imiter sur ce point ; il nous montre seulement qu'il aurait pu le faire et si l'on veut juger de sa force, il suffit de lire le sermon sur *la crédulité de l'incrédule* : pour la rigueur, la logique, la clarté du raisonnement, il est digne de Bourdaloue ; il lui est peut-être supérieur pour l'animation, la chaleur, l'entraînement. Mais le raisonnement est d'un emploi dangereux ; il est des écueils que notre prédicateur a évités, par exemple la froideur et l'obscurité ; il en est d'autres sur lesquels il est venu écaouer. Le premier, qu'on ne peut guère cependant lui reprocher parce qu'il est dans la nature même du raisonnement, c'est que le

(1) Remarquons que tout en cédant aux exigences de la raison, Ad. Monod parle quelquefois d'elle beaucoup trop cavalièrement : elle a ses droits comme la conscience ; il est juste d'en tenir compte.

prédicateur n'atteint pas ceux qui n'admettent pas son point de départ, ses prémisses ; par exemple, il y a une foule de déductions qui se fondent sur l'inspiration des Ecritures et qui ne peuvent toucher ceux qui n'admettent pas cette inspiration. Mais il est deux autres défauts plus graves et qu'Adolphe Monod aurait pu éviter : l'exagération et la contradiction.

L'exagération : on en pourrait citer beaucoup d'exemples ; un seul suffira (1) : il est pris dans le sermon : *Etes-vous meurtrier ?* Le prédicateur veut convaincre d'homicide tous ceux qui, n'ayant pas commis l'acte que ce nom désigne, ni entretenu aucun des sentiments qui peuvent y conduire « ont violé, de propos délibéré, quelque autre commandement que ce soit. » L'idée d'homicide à ce point étendue perd toute précision. — Adolphe Monod n'a pas évité non plus la contradiction ; ici encore nous nous contentons d'un exemple tiré des discours sur saint Paul (2). Le prédicateur vient de parler de la conversion de l'apôtre, puis nous lisons :

(p. 208, ss.)

Ce fait, comment l'expliquer ? Car, enfin, il n'y a pas plus d'effet sans cause dans le monde moral qu'il n'y en a dans le monde physique. Si l'Evangile est vrai, si Jésus-Christ est le fils de Dieu, si Dieu est intervenu, tout est éclairci.... Mais, si Dieu n'est pas intervenu, si Jésus-Christ n'est pas son fils, si l'Evangile enfin n'est pas vrai, comment, je le demande, expliquer le changement de Saul ?

On ne songera pas à l'expliquer par l'intérêt (développement) :.... par l'influence (développement). Il est une troisième explication à laquelle on pensera pouvoir en appeler, c'est l'exaltation religieuse... Mais cette hypothèse ne tient pas

Et plus loin (p. 219, ss.)

Que savons-nous si cette vue (du martyr d'Etienne) ne déposa pas dans le cœur de Saul une première inquiétude, un premier doute salutaire ? *Que savons-nous* si cette inquiétude, si ce doute, repoussé d'abord comme une tentation importune, traduit peut-être en amertume et en violence ne prépara pas la voie pour la scène de Damas ?..... Jusque dans le voyage de Damas ne démêlez-vous pas au travers du funeste égarement de Saul, ce désir aveugle de servir Dieu, auquel Jésus a rendu un si équitable témoignage ?..... Ne pensez pas qu'il y ait eu de Saul à Paul un passage brusque et sans transition : il y a du Paul dans Saul, et il y a eu du

(1) On en trouverait d'autres dans : iv, 409 ; iii, 362, etc.

(2) Voir aussi : i, 85, et 412, etc.

contre quatre minutes de réflexion, pour qui se rappelle ce qu'a été l'apôtre Paul..... Non, vous dis-je, vous n'en sortirez raisonnablement que par la foi.

Saul dans Paul. Il est un point intime et secret où la grâce se rattache à la nature, l'œuvre de Dieu au travail de l'homme, Paul apôtre à Saul de Tarse.

Le résultat de ces défauts du raisonnement, c'est qu'il n'entraîne pas avec lui la conviction ; l'auditeur se perd au milieu de ces déductions et, pût-il les suivre jusqu'au bout, sa raison pourra être vaincue, mais le vaincu ne sera pas devenu un allié et c'est pourtant là la seule condition d'une victoire durable ; après la logique, le bon sens reprend ses droits, quelque chose de plus fort, de plus intime que la logique s'élève en nous et proteste. Qui veut trop prouver, ne prouve rien.

4° *La Conscience*

C'est bien là le terrain solide où se mouvaient Adolphe Monod. Il y est inattaquable et l'on n'a que des éloges à donner à celui qui sut si bien se servir d'une arme si redoutable. Il connaissait, pour l'avoir éprouvée, la trempe de cette épée à deux tranchants qui pénètre jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme humaine pour y réveiller cette voix austère qui sait se faire écouter et que tout homme entend à ses heures. Sa conversion fut le résultat des angoisses de sa conscience bien plus que de la conviction de sa pensée et s'il fut terrassé, ce fut pour avoir écouté cette voix intérieure que Sénèque appelle : la voix de Dieu en l'homme. Elle parlait haut chez lui, car Adolphe Monod fut avant tout une conscience morale et religieuse, conscience si délicate que jamais elle ne fut satisfaite. Il aurait poussé trop loin le sentiment de sa misère, si la chose était jamais possible. C'est peut-être à cette disposition qu'Adolphe Monod devait la mélancolie de son caractère, cette mélancolie dont il fait le portrait dans le ser-

mon : *Qui a soif?* (1). On comprend dès lors que la conscience était pour lui la faculté par excellence, et dans son sermon sur *les grandes âmes* nous ne sommes pas étonnés de lire : « il n'y a qu'une faculté plus élevée que le cœur : c'est la conscience aspirant à la sainteté ; « si le cœur nous parle de sentiment la conscience nous « entretient d'obligation, et l'obligation est ce qu'il y a de « plus impérieux, de plus imprescriptible au monde (2). » Aussi ses discours sont remplis d'appels entraînants, d'interrogations pressantes, d'affirmations éloquentes. Il est difficile d'en citer des exemples, tellement ils abondent. Le sermon : *Etes-vous meurtrier?* qu'est-il, sinon un long appel à la conscience ? On trouve des appels dans chaque sermon, car Adolphe Monod s'adresse toujours à la conscience, il l'interroge, la presse, la poursuit de retraite en retraite et la bouleverse, jusqu'à ce que vaincue enfin, elle demande grâce. Les auditeurs sont obligés de reconnaître et la misère de l'homme et l'amour de Dieu, les deux points sur lesquels Adolphe Monod insiste pour amener l'homme à la conversion, double vérité qu'il établit sur la conscience aussi bien que sur l'Écriture. On peut même dire que la première preuve est plus décisive pour l'homme, car il ne reçoit que ce qu'il approuve et l'Évangile n'est vrai pour lui qu'autant que sa conscience l'admet : « l'Évangile, dit « Vinet, est la conscience de la conscience. »

Procédés homilétiques.

Nous serions trop incomplet si nous ne donnions quelques détails sur les procédés homilétiques d'Ad. Monod. Notre prédicateur avait été professeur d'éloquence sacrée

(1) III, 298.

(2) IV, 66.

à la Faculté de Montauban ; il connaissait toutes les ressources de l'art et il sera utile de constater l'emploi qu'il en fait dans la composition de ses discours.

Des plans

Nous avons déjà parlé du travail d'Ad. Monod et du temps qu'il accordait à la méditation de son sujet ; les matériaux lentement entassés se classaient peu à peu, l'ordre s'établissait dans cette quantité considérable d'idées appartenant quelquefois à des ordres bien différents, mais touchant toujours par quelque bout au sujet traité par le prédicateur. Je dis : au sujet et non au texte, car Ad. Monod ne traitait pas toujours son texte, au moins ne le traitait-il pas rigoureusement. Le plan qui sortait de cette profonde méditation était tantôt psychologique, comme dans *la foi toute-puissante* ; tantôt historique, comme dans *le géôlier de Philippes* ou *Jésus tenté au désert*, Mais Ad. Monod ne suit guère cette méthode que dans les homélies ; sa prédication est avant tout synthétique, c'est-à-dire que les idées, au lieu de se présenter juxtaposées sans lien sérieux entre elles, se cherchent au contraire pour former des groupes, des masses, et ne se reposent que lorsqu'elles ont trouvé leur place et leurs rapports ; ces groupes eux-mêmes prennent chacun leur rang dans l'ensemble du discours. La division est ainsi naturelle ; les idées s'engendrent les unes les autres et le discours se déroule ainsi lentement, sans interruption. L'auditeur suit sans difficulté le fil du développement ; il emporte dans son esprit et dans son cœur plus qu'une masse confuse de vœux, d'affirmations, d'apostrophes, de démonstrations ; il emporte quelque chose de net, de catégorique ; une idée résumée dans un passage scripturaire. Au besoin, il retrouve les idées, c'est-

à-dire les raisons et les motifs qui prouvent la vérité que lui annonce le prédicateur ou qui lui font un devoir de la vertu qu'il prêche, parce que chaque groupe conduit comme pas à pas sa pensée vers une idée finale qui en est le couronnement. Ainsi se trouve réalisé le précepte de Quintilien : *Quæ bene composita erunt, memoriam serie ducent* (1). Adolphe Monod évite ainsi ces divisions conventionnelles, arbitraires, qui frappent quelquefois l'esprit par une netteté apparente, une régularité, une symétrie trompeuses, mais ne sont pas prises dans le fond des choses et ne sortent pas des entrailles mêmes du sujet. Quand on suit cette méthode, il en résulte une certaine confusion dans les idées, qui bien souvent souffrent de se trouver à côté et ne sont rangées dans un même paragraphe que par un artifice oratoire ; on n'a pas un engendrement continu d'une idée par une autre idée, le discours est interrompu et l'on ne remplit pas la condition essentielle de l'éloquence, laquelle, d'après Cicéron, doit se définir : *motus animæ continuus*. L'auditeur est distrait à chaque instant par la curiosité : un plan trop recherché, trop subtil, des points de vue ingénieux attirent son attention qui ne se porte plus que par intervalle sur les instructions salutaires qu'il devrait recevoir. Adolphe Monod a su éviter cet écueil d'autant plus redoutable que la méthode était consacrée par de véritables orateurs que l'on avait toujours eu l'habitude de prendre pour des maîtres en tous points. Son plan est simple, ses idées naturellement tirées du texte ou du sujet qu'il veut traiter. Les parties de son discours ne sont pas toujours exactement symétriques, avec le même nombre de pages : chaque idée est traitée selon son importance ; toutes ne sont pas exactement comprises dans la division du sujet ; le prédicateur les

(1) *De Inst. Orat.*, xi, 2.

traite alors dans l'exorde, dans la péroraison ou bien encore entre l'exorde et le sermon lui-même. Enfin le nombre des parties du sermon varie assez sensiblement et le prédicateur ne s'en tient pas à la division classique des sermons du XVII^e siècle en deux ou trois points. — Cette méthode jette une certaine confusion dans l'esprit, mais une confusion qui n'est qu'apparente et une seconde lecture fait découvrir le plan qui se cache d'autant plus qu'il est plus simple.

Les sermons d'Adolphe Monod ont-ils de la gradation ? Oui, mais pas au même degré. Notre orateur avait trop bien médité ses sujets pour manquer de gradation ; dans sa lente préparation les arguments qui devaient frapper les auditeurs venaient tout naturellement se ranger les derniers, en sorte qu'on remarque généralement une progression régulière à travers le discours entier : chaque partie du discours l'emporte en intérêt, en émotion, en vigueur sur le précédent. C'est ainsi que même dans le second discours sur les *fondements en ruine*, qui sont évidemment une œuvre inférieure, il y a une gradation fort bien indiquée : le prédicateur nous parle tour à tour de l'ébranlement politique, social, ecclésiastique, spirituel et montre comment le premier est le résultat du second, le second du troisième et le troisième du dernier ; ainsi l'attention va croissant et se concentre de plus en plus jusqu'à ce que chacun soit contraint de porter la sienne sur lui-même. — Cependant il n'en est pas toujours ainsi et l'on peut trouver tel sermon où la règle dont nous parlons a été violée. Prenons, par exemple, un des meilleurs d'Adolphe Monod : *Dieu est amour*. Le sermon se divise en quatre points et le prédicateur nous montre l'amour de Dieu se manifestant : 1^o par le but que Dieu s'est proposé dans l'Évangile et que l'apôtre énonce en ces mots : « afin que nous ayons la vie » ; 2^o par le moyen qu'il a employé

pour nous racheter : « il a envoyé son Fils unique au monde » ; 3° par l'œuvre que le Fils avait à faire dans le monde : la propitiation pour nos péchés ; 4° enfin par la gratuité de l'amour divin : Dieu nous a aimés le premier. Jusqu'au quatrième point, l'intérêt va grandissant ; au quatrième, il ne grandit plus ; ce quatrième point est écrasé par le troisième où le prédicateur vient de nous faire une pathétique description des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Après cet éloquent morceau, il fallait conclure : l'intérêt ne pouvait guère que languir, car la plus grande preuve d'amour que Dieu nous ait donnée est écrite sur la croix en caractères de sang : c'est par celle-là qu'il fallait terminer. A part quelques légères imperfections de ce genre, les plans de M. Monod sont irréprochables et tout le monde sait que c'est une pierre de touche certaine : les grands orateurs se reconnaissent à leurs plans. Ils savent mettre de la nouveauté dans leurs discours par l'ordre et l'enchaînement des idées ; celles-ci ne sont pas toujours nouvelles, au moins pour Adolphe Monod, mais la manière d'en parler l'est absolument et cela seul fait leur originalité.

Quant à l'énoncé du plan, il va sans dire qu'Adolphe Monod a rompu avec la tradition ; il aurait volontiers répété les paroles de Labruyère, qui se moquait agréablement de ces prédicateurs « qui ont toujours, dit-il, d'une « nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle « chose dans la première partie de leur discours ; cette « autre dans la seconde, et cette autre encore dans la troisième ; ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine « vérité, et c'est leur premier point ; d'une autre vérité, et « c'est leur second point ; et puis d'une troisième vérité, et « c'est leur troisième point ; de sorte que la première « réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamen-

« faux de votre religion ; la seconde, d'un autre principe
« qui ne l'est pas moins ; et la dernière réflexion, d'un
« troisième et dernier principe, le plus important de
« tous (1). » Adolphe Monod a laissé de côté cette vaine
rhétorique ; il énonce son plan assez rarement, et quand il
le fait, c'est en quelques mots que l'on n'aperçoit quelque-
fois qu'à une seconde lecture : dans les deux cas, on suit
très exactement la marche du discours.

Il est difficile de parler des transitions et de l'emploi qu'en
fait notre prédicateur. Chez lui, elles ont le précieux mérite
de ne pas se faire remarquer ; on n'aperçoit pas d'idée
nouvelle jetée entre deux autres pour les réunir ; c'est
l'idée elle-même qui, par le seul fait de son développement,
s'infléchit et vient se joindre à la suivante, en sorte que les
paragraphes et les points se succèdent sans solution de
continuité, chacun produisant celui qui doit le suivre tout
naturellement, par le simple fait d'une dialectique interne.

De l'exorde.

A notre avis, c'est la partie du discours qu'Adolphe Monod
réussissait le moins ; elle témoigne d'un grand travail, mais
l'une des règles essentielles de l'exorde y est négligée. Il
ne laisse pourtant pas que d'y avoir des qualités : l'idée ou
les idées en sont généralement fort simples, sauf peut-être,
dans le sermon *Dieu est amour* ; elles sont très rapprochées
du sujet et y conduisent naturellement sans distraire la
pensée du lecteur et l'attirer sur elles ; enfin, elles sont
exposées clairement et ne sont jamais prises que parmi
celles que tout le monde accepte sans discussion. On pourra
trouver tous ces caractères, par exemple, dans les ser-
mons : *Qui doit commencer ? Tel enfant, tel homme*. Ce sont

(1) *Caractères*, chap. xv.

là des exordes irréprochables à tous les points de vue. Mais on ne saurait en dire autant de tous les autres, et la règle de l'unité se trouve violée presque partout. L'exorde est un discours avant le discours principal, un discours dont le but est de préparer des auditeurs bienveillants et attentifs. D'où il suit que, n'étant pas là pour lui-même, il doit être modeste, par où j'entends ne pas dépasser ses droits ; il doit introduire le sujet, il lui suffit donc de prendre une idée, la plus rapprochée possible de ce sujet, de l'énoncer brièvement et sa tâche est finie. Ce n'est pas ainsi que M. Monod a toujours compris l'exorde : celui-ci renferme quelquefois jusqu'à trois idées, c'est déjà trop de deux ; l'auditoire attend avec impatience qu'on l'introduise « dans la maison dont on lui a promis l'entrée, » (Vinet). « J'ai besoin, disait un jour M. de Félice, d'une demi-heure « d'entretien préalable avec mes auditeurs. — Alors, répli- « qua son interlocuteur, vous commencez quand d'autres « finissent (1). » M. Monod n'a jamais eu besoin de demi-heure, mais il avait évidemment le défaut de son ami. Pour n'en citer qu'un exemple : l'exorde du sermon : *le bonheur de la vie chrétienne* renferme quatre idées : Si l'on n'est pas chrétien, c'est que la vie chrétienne fait peur ; une vie, pense-t-on, si remplie de privations et de sacrifices. — On dira : pourquoi les vrais chrétiens ne sont-ils pas plus contents ? — Nature du bonheur chrétien. — Dans le bonheur chrétien, il y a un trait qui les dépasse tous : le pardon des péchés. Et chacune de ces quatre idées est développée, brièvement il est vrai, mais suffisamment pour composer un long exorde.

De la péroraison

Le même défaut s'y retrouve, mais on le remarque beau-

(1) *Discours de rentrée*, op. cit.

coup moins : même abondance d'idées, même longueur ; dans les sermons : *Marie-Magdeleine, le fatalisme*, la chose est palpable ; dans : *Dieu est amour*, la péroraison ne tient pas moins de onze pages, et le prédicateur, outre l'application pratique qu'il fait de son sermon, discute encore deux objections. C'est un défaut. Mais quelles qualités ! De toutes les parties du discours, c'est bien la plus soignée, la plus saisissante : le prédicateur y déploie tout son talent et frappe les grands coups. Sa péroraison n'est pas une simple récapitulation des idées développées dans le discours, c'est une application directe sous forme d'idée nouvelle, foyer ardent dans lequel se concentrent tous les rayons ; c'est un dernier et suprême effort, le plus grand de tous et l'on sent que le prédicateur, craignant toujours de n'avoir pas été assez pressant, se décide difficilement à laisser son auditeur : il trouve toujours quelque appel nouveau, quelque exhortation plus touchante et la péroraison se transforme ainsi en une série de deux ou trois péroraisons de plus en plus belles et qui se terminent d'ordinaire par une courte prière pleine de vie et de foi. Le prédicateur s'adresse à son auditoire, quelquefois sous forme d'appel à la conscience, de reproche, de menace, mais plus souvent sous forme d'exhortation, de promesse. C'est ainsi que, laissant parler librement son cœur, il montre combien il lui en coûte dans le discours d'employer la crainte plutôt que l'espérance ; il ne saurait quitter son auditeur sans une parole qui ne soit l'expression d'une profonde affection et l'impression qu'il laisse est toujours douce et paisible. Un exemple fera mieux saisir notre pensée ; il est pris dans le sermon sur *la compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* où la crainte tient une si large place : « Sachez que votre condamnation épouvantable sera reconnue juste devant tous et qu'il n'y aura point de créature qui ne soit contrainte d'avouer qu'il faut que la sainte loi de Dieu soit vengée par un châti-

« ment exemplaire et terrible de pécheurs aussi insensés,
« aussi obstinés, aussi endurcis que vous l'êtes.... Mais
« qu'ai-je dit? Que fais-je? Oublié-je l'esprit de ces dis-
« cours? Mon texte ne m'avertit-il point de laisser la justice
« et la colère pour ne faire parler aujourd'hui que les
« tendres compassions de mon Dieu? Et qui suis-je pour
« tonner contre ceux qui résistent à la grâce, moi qui y ai
« si longtemps résisté moi-même? Ah! plutôt, le cœur brisé
« de votre misère, l'esprit troublé de votre péril, l'imagi-
« nation bouleversée du sort que vous vous préparez, je
« me jette à genoux devant vous, et je vous supplie, je
« vous conjure avec larmes de prendre pitié de vous-même
« et de vous convertir (1). »

Du style

Scribendi recte sapere est et principium et fons (2); Adolphe Monod devait donc bien écrire. Une faiblesse dans le style caché souvent une faiblesse dans la pensée, et nous avons reconnu chez notre prédicateur une grande clarté dans les idées, une force de conception peu ordinaire : ces qualités devaient faire de lui un véritable écrivain. Le travail venait encore les enrichir, car Adolphe Monod n'était pas de ceux qui négligent par principe de faire du style l'objet de leurs soins ; il pensait avec raison que la vérité, pour arriver jusqu'au cœur des hommes, a besoin d'être dépouillée des erreurs ou des préjugés dont on se plaît quelquefois à l'entourer. Aussi devrions-nous donner notre admiration à l'écrivain si nous ne l'avions déjà donnée au prédicateur ; ses contemporains la lui eussent prodiguée sans doute si

(1) 1, 411.

(2) Horace, *Art poétique*, vers 309.

leur attention n'eût été absorbée par les soucis de la politique du jour.

Mais pénétrons dans notre sujet et caractérisons ce style. Nous ne parlerons pas de la clarté, en ayant déjà dit quelques mots ; elle est, en bonne partie, le résultat de la propriété des termes ; car la pensée serait en vain fort nette dans l'esprit du prédicateur ; si le mot qui la rend n'est pas bon, la clarté ne se communique pas à l'auditeur. Mais Adolphe Monod avait la justesse de l'expression : le mot, la phrase expriment toute sa pensée et rien que sa pensée. Aussi n'avons-nous pas été étonné d'apprendre qu'avant de livrer un manuscrit à l'impression, M. Monod en relisait attentivement toutes les pages, examinant chaque mot pour voir s'il était à sa vraie place ; consultant les dictionnaires et prenant le conseil de ceux-là même qui ne voulaient qu'en recevoir de lui. Grâce à des soins si minutieux, il arrivait à un bonheur d'expression vraiment remarquable. On en jugera par ce passage du sermon sur *la Femme* ; le prédicateur s'adresse aux jeunes filles : « Dégriez-vous, leur dit-il, des maximes d'un monde égoïste et charnel, qui, ne cherchant dans une jeune fille qu'un agréable jouet pour tromper l'ennui qui le dévore, l'affuble à la hâte des grâces brillantes, au lieu de l'orner à loisir des grâces utiles. Un éclat vaniteux, un développement précoce, une science mal digérée, la mémoire chargée sans pitié pour l'intelligence, les talents de fantaisie mis en première ligne : voilà le clinquant que l'éducation du jour préfère pour nos filles à l'or pur d'une instruction solide, bienfaisante, précieuse devant Dieu et devant les hommes. Je le crois sans peine, mes jeunes sœurs ; c'est que ce clinquant serait pour lui, au lieu que cet or pur sera pour vous et pour votre maison (1). »

(1) III, 170.

Jamais, même dans la peinture des vices les plus grossiers, l'expression ne dépasse les bornes imposées par le tact et la délicatesse ; les quelques lignes qui nous montrent la part de Salomé dans le meurtre de Jean-Baptiste en sont un exemple saisissant ; et cependant, rien ne manque à ce tableau.

Mais, dans ce domaine non plus, Ad. Monod n'a rien innové et c'est une qualité de plus. On voit qu'il est tout pénétré de ses classiques, il s'est approprié leur langage et ne se permet jamais de violer les règles établies par l'usage. Les mots, les tournures de phrase témoignent d'un profond respect pour les conventions du langage et trahissent chez l'écrivain ce qu'on pourrait appeler : l'honnêteté littéraire. Nous verrons dans un instant, à propos des antithèses, qu'à Paris le prédicateur se départit quelque peu de cette pureté de langage.

A ces qualités, il joignait le naturel. Vinet définit le style naturel : « Celui dans lequel l'art ne se laisse pas sentir, soit que l'art ne s'en soit pas mêlé, soit à force d'art (1). » Ad. Monod était naturel à force d'art. Son style est facile, et l'on dirait à la lecture qu'il n'a coûté aucune peine tant il rend la pensée avec aisance : pas de recherche, rien de conventionnel ou de faux, rien qui sente l'effort ou la contrainte ; l'auteur est complètement dégagé de toute préoccupation personnelle et uniquement occupé de communiquer aux autres la conviction qui l'anime ; de là, des expressions qui se seraient naturellement présentées à l'esprit des auditeurs dans la disposition où l'orateur professe de se trouver. Ce naturel va quelquefois jusqu'à la naïveté ; je citerai comme exemple le passage du sermon sur *la crédulité de l'incrédule* où le prédicateur avoue que la Bible lui présente à lui aussi de grandes obscurités :

(1) *Homilétique*, p. 372.

cet aveu, à cet endroit, dans la bouche d'Ad. Monod, a quelque chose de saisissant et donne à la prédication toute entière un caractère de parfaite sincérité.

Dirons-nous, comme Vinet (1), qu'Adolphe Monod fut populaire et familier? Populaire, nous l'accordons très volontiers, si l'on entend par là qu'Adolphe Monod n'aborda jamais que des sujets connus de son auditoire, et ne se servit que d'un langage composé des expressions familières au plus grand nombre; c'est une condition de l'éloquence et Cicéron a dit avec raison : « *In dicendo vitium vel maximum est a vulgari genere orationis atque a consuetudine communis sensus abhorrere* (2). Mais Adolphe Monod a-t-il été familier? Vinet doit avoir raison de dire qu'il le fut, mais nous n'aurions jamais songé à donner cette qualité au style de notre prédicateur.

En tout cas, on ne lui refusera pas la noblesse et la gravité : jamais un mot qui détonne ou une pensée qui fasse sourire; le prédicateur reste toujours dans cette sphère où les convenances sont respectées, où les répugnances légitimes ne sont point éveillées et jamais la trivialité ne vient distraire l'auditeur. Cette qualité est trop habituelle à M. Monod pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage. L'ironie elle-même ne va pas longtemps à sa parole sérieuse et si parfois, dans l'élan de sa pensée, il se laisse aller à ce sentiment, il s'en débarrasse bientôt et l'on dirait qu'il se repent de s'être un instant départi de sa noblesse habituelle (3).

Nous avons gardé, pour le dernier, un caractère saillant de la prédication que nous étudions : le biblicisme. Il serait superflu d'énumérer ici tous les trésors que renferme la

(1) *Mélanges*, p. 495.

(2) *De oratore*, lib. I, cap. III.

(3) IV, 78.

Bible au simple point de vue littéraire : comme pensée et comme expression, il est impossible de trouver un autre livre aussi riche ; c'est donc une source inépuisable que le prédicateur a sous la main et sa position vis-à-vis d'elle lui donne le droit et lui fait un devoir de s'appropriier toutes ces beautés pour en faire jouir ses auditeurs.

L'Ancien comme le Nouveau Testament doit être exploité, car il renferme un grand nombre de richesses originales et saisissantes. Adolphe Monod connaissait toutes ces richesses et jamais prédicateur ne sut en user aussi bien que lui. C'est peu de dire qu'il cite souvent l'Écriture et si nous nous placions uniquement à ce point de vue nous lui reprocherions même d'avoir abusé des citations : tel exorde se compose presque uniquement de textes ajoutés bout à bout (1) ; ailleurs (2), on trouve quatre pages de citations juxtaposées, ou encore des passages sans à-propos (3). Mais la Bible n'est pas seulement citée par le prédicateur, elle a pénétré toutes ses idées et sa parole arrive toute nuancée des couleurs de la poésie sacrée, rehaussée par l'éclat du style prophétique, enrichie des faits de l'histoire sainte ; il n'y a pas seulement juxtaposition de deux éléments, mais pénétration de l'un par l'autre. Le prédicateur a mêlé la Bible à toutes ses préoccupations et, presque involontairement, pour exprimer sa pensée, il en reproduit le langage. Mouvements, allusions, exemples, descriptions, tous les genres de beautés propres au sermon sont puisés par lui dans la Bible ; son dernier discours : *trop tard* se compose de trois exemples empruntés à l'Ancien Testament : Adam, chassé du paradis ; les contemporains de Noé, noyés par le déluge ; ceux de Lot, détruits avec Sodome. Il faut voir

(1) I, 292.

(2) II, 348.

(3) III, 362, 154.

aussi avec quelle chaleur le prédicateur défend la cause de la Bible! Comme il en recommande la lecture, la méditation (1)!

Mais, il faut bien le dire, à ces qualités se mêlent des défauts, et le premier dont nous parlerons se trouve être l'excès d'une qualité : je veux parler de l'ampleur. A Genève, Adolphe Monod avait trouvé une école habile aux larges développements; les leçons qu'il y reçut ne lui furent pas inutiles au point de vue formel de la prédication; il sut, dans la pratique, se débarrasser de tout ce qu'elle pouvait avoir de déclamatoire et d'ampoulé, mais il garda l'habitude des longs développements. « *Satius est aliquid (orationi) superesse quam deesse* (2) » dit Quintilien; fort bien, mais il ne faut rien exagérer; il ne faut pas qu'il y ait des mots de trop dans la phrase; des phrases de trop dans les paragraphes ni surtout des paragraphes de trop dans le discours; l'auditeur veut avancer, le prédicateur au contraire s'attarde, reproduit sa pensée sous plusieurs formes différentes; pour tout dire en un mot, il procède par amplification; toute belle qu'elle est, la route que nous fait suivre le prédicateur est parfois un peu longue et l'on comprend en lisant Adolphe Monod la valeur de cette règle de Cicéron : *festina ad eventum*. Ces sermons, qui duraiient une heure et demie, étaient décidément trop longs, et il fallait tout le talent de l'orateur pour se les faire pardonner.

Une conséquence inévitable de cette amplification excessive, c'est la monotonie ou le manque de variété. On ne s'aperçoit de ce défaut qu'à la longue et quelques pages seulement lues dans les meilleurs sermons n'en donneraient pas l'idée. Les mêmes procédés homilétiques se reprodui-

(1) II, 209.

(2) Quintilien, lib., IV, cap. II,

sent sans cesse : les mêmes formes, les mêmes locutions, les mêmes mouvements se retrouvent dans chaque sermon et cette phrase toujours également noble et grave, cette période toujours sonore et pompeuse, ces larges développements et cette pensée qui se traîne ainsi pendant de longues pages, tout cela fatigue et devient monotone. Que de fois ne trouve-t-on pas ces exclamations ou ces interrogations : *Hélas ! j'allais dire, disons plus, le dirai-je ? l'oserai-je dire ?* Ces formes jettent la pensée dans un même moule et, du coup, rappellent un grand nombre de locutions qui rendent la phrase identique à elle-même.

Ce sont les deux seuls reproches qu'on puisse faire au style d'Adolphe Monod ; on voit par là combien les qualités l'emportent sur les défauts.

A côté des qualités se placent les vertus du style ; nous en dirons quelques mots rapides. Si nous voulions énumérer toutes les formes de rhétorique qu'on trouve dans la prédication d'Adolphe Monod, il suffirait de prendre un traité d'éloquence et d'y copier intégralement la liste des figures : M. Monod les a toutes employées. Nous pourrions montrer avec quel bonheur il use de la comparaison ou de la métaphore (1) ; avec quelle habileté il se sert de la réticence (2) ; avec quel élan il emploie la prosopée (3). Mais, parmi toutes ces figures, nous choisirons celles dont le prédicateur use avec le plus de bonheur : l'antithèse, le paradoxe, la répétition.

La répétition d'abord, sorte de refrain que le prédicateur place, soit au commencement de ses divisions, comme dans le sermon : *Donne-moi ton cœur*, soit surtout à la fin, comme dans le sermon sur *la compassion de Dieu pour le chrétien*

(1) I, 429, 466 ; II, 60, 67 ; III, 366 ; IV, 343.

(2) III, 408 ; IV, 304.

(3) I, 234.

inconverti où chaque division se termine par le texte même du sermon. Quelquefois c'est une série de questions que le prédicateur pose à ses auditeurs, à la fin de chaque développement, comme dans le sermon : *Etes-vous un meurtrier ?* A chaque question nouvelle la conscience répond affirmativement et prononce elle-même un arrêt de mort, ce qui donne un grand poids à la parole de l'orateur. Cette forme toute naïve est par là-même d'un emploi dangereux, car si elle ne réussit pas, elle n'est plus qu'une vaine forme de rhétorique ; il faut qu'elle jaillisse d'elle-même et presque involontairement du sujet : c'est le cas pour Adolphe Monod qui en fait un emploi très heureux.

A côté de la répétition, nous plaçons le paradoxe, destiné à donner à la vérité une forme saisissante afin de la mieux graver dans l'esprit de l'auditeur ; saint Paul s'en servait assez souvent ; Adolphe Monod y a recours aussi en mainte occasion (1).

L'antithèse enfin est de toutes les figures celle dont notre orateur use le plus ; pour être bonne, elle ne doit pas être dans les mots seulement, mais dans les idées qu'on veut ainsi faire ressortir par leur juxtaposition. Pour ne prendre qu'un exemple de l'heureux effet produit par une antithèse, je cite ce passage du sermon *trop tard* : le prédicateur se place par l'imagination au lendemain du jugement dernier et montre les réprouvés au désespoir de ne s'être pas convertis sur la terre ; sur eux tombent ces deux mots : « trop tard, trop tard ; mot amer, mot infernal ! « trop tard, c'est-à-dire le ciel devenu d'airain et tombant « sur nous de tout son poids !..... Trop tard, c'est-à-dire la « miséricorde de Dieu épuisée par sa justice ! Trop tard, « c'est-à-dire le désespoir du *Je ne puis* avec l'amertume du

(1) I, 389 ; IV, 228, 255.

« *J'ai pu et je n'ai pas voulu!* Trop tard.... Mais il n'est pas « trop tard pour vous qui m'écoutez (1). »

Mais l'effet n'est pas toujours aussi heureux ; quelquefois l'antithèse ne se trouve plus dans les idées, mais dans les mots et devient alors une figure puérile, un jeu de mots plus ou moins heureux ; sans aller jusque-là, cette opposition étonne parfois dans le style si pur, si sévère de M. Monod et l'on ne reconnaît plus l'orateur au goût littéraire si fin et si délicat. Citons quelques exemples : « Ainsi « se forment, je devrais dire se déforment, des hommes « auxquels il ne manque plus pour être hommes que d'être « hommes (2). — Se faire une raison, dites plutôt une ra- « tion (3). — A perte de vue ou de vie (4). — Ce qui im- « porte devant Dieu, ce n'est pas la position, c'est la « disposition (5). » Ailleurs, Adolphe Monod compare l'Église à l'huitre ou à l'escargot. S'il aimait les antithèses, elles ne brillent pas toujours par le bon goût : il est des hardiesses qu'on ne doit pas se permettre en chaire.

Mais n'exagérons pas cependant ; ces fautes-là ne sont que des ombres qui disparaissent lorsqu'on pense à la perfection littéraire de notre auteur. Jamais prédicateur ne se servit autant de l'art et jamais il n'y parut moins. Personne ne fut moins rhéteur que lui ; rien dans cette éloquence n'est donné au simple désir de plaire : l'amour de l'effet qu'on retrouve dans les littératures de décadence ou chez des écrivains sans génie, n'entre pour rien dans la composition des sermons que nous étudions et si M. Monod a fait un grand usage de la rhétorique, c'est toujours dans un but

(1) IV, 450.

(2) III, 303.

(3) III, 303.

(4) III, 385.

(5) III, 153.

utile : celui de donner gloire à Dieu et de conduire à lui tous les pécheurs. Ces paroles qu'il prononçait à Paris peuvent servir de devise à tous ses sermons : « Mes frères, « donnez gloire à la vérité. Ce ne sont pas ici des amplifi- « cations oratoires ; ce sont des preuves claires, simples, « solides. Ne le reconnaissez-vous pas ? »

CONCLUSION

La prédication que nous venons d'étudier devait produire de grands résultats ; comme nous l'avons vu, elle s'attachait surtout aux grandes questions du christianisme, ou plutôt à la grande question de vie et de mort que se pose toute âme d'homme : que faut-il que je fasse pour être sauvé ? A cette question, Adolphe Monod répondait après saint Paul : crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. Cette réponse, il la portait dans toutes les églises qu'il visitait et le nombre en était grand ; sa renommée qui avait bientôt gagné toutes les églises de France, le fit désirer partout et partout sa parole ardente et passionnée tombant dans des cœurs travaillés de besoins religieux devait produire des fruits abondants. On ne pouvait rester indifférent à cette voix pénétrante et terrible ; ces accents mâles et vigoureux, cette charité presque inépuisable, cette chaleur et cette conviction éveillaient de vifs sentiments de sympathie. Qui saura tout le bien produit par cette prédication ! qui dira toutes les consciences troublées tour à tour et calmées par elle ! Que d'âmes amenées à Jésus-Christ !

Ce n'est pourtant pas que cette prédication fût sans défaut, nous l'avons montré, et aujourd'hui même ces sermons, véritables morceaux de littérature, cette

parole traditionnelle, cette marche lente et solennelle ne répondraient plus aux goûts de l'époque. Mais ce sont là légères imperfections qui ne parviennent pas à ternir la gloire d'Adolphe Monod que l'Eglise réformée sera toujours fière de compter au nombre de ses pasteurs. « Dieu, dit M. le professeur Pédézet, lui « avait donné une nature troublée, passionnée, une imagi-
« nation tour à tour sombre et éclatante, une âme livrée
« tantôt à un enthousiasme lyrique, tantôt à une colère
« sainte (1). » Toutes ces qualités se retrouvent dans sa prédication et, en la lisant, nous ne pouvions souvent nous empêcher de rêver d'un saint Paul. Ad. Monod, parlant de l'apôtre, dit quelque part : « Loin de moi de refuser à saint
« Paul tous les dons naturels de l'éloquence : il en avait
« plusieurs, il avait les plus beaux : la lumière de la pen-
« sée, la vigueur de la conception, l'énergie du sentiment,
« la chaleur et la vie du langage. » Ces traits ne pourraient-ils pas servir à caractériser Ad. Monod et cette peinture ne ressemble-t-elle pas à celle que nous avons tracée ? Qu'est-ce à dire, sinon qu'Ad. Monod a été le saint Paul du Réveil ? Comme lui ; il a eu une passion sainte, une infatigable activité, une ardente charité, une foi triomphante ; comme lui, il aurait pu dire : « Pour moi, vivre
« c'est Christ. » Pour le faire connaître dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté, il aurait fallu parler de lui autrement que nous ne pouvions le faire dans notre faiblesse. Puissent du moins ceux qui liront ces lignes voir leur foi s'affermir au contact d'un si grand chrétien.

(1) *Op. cit.*, p. 24.

THÈSES

I.

Il y a eu développement dans la conscience que Jésus-Christ avait de sa mission; il y a eu développement aussi dans sa sainteté. (Héb. v, 8.)

II

Paul croyait voir la Parousie avant de mourir. (I Thesaloniciens, iv, 13-18.)

III

« Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. »
(I Cor., xv, 17).

IV

Pas d'entreprise sans contrat, pas de société sans loi, pas de régiment sans drapeau, pas d'Église sans confession de foi.

V

La séparation d'avec l'Etat est un but que doit poursuivre l'Église réformée de France.

VI

La chaire du village, comme celle de la ville, doit avoir du style; le style populaire n'est pas un degré, mais un genre du style et pas le plus facile.

VII

Le miracle n'est pas une violation des lois de la nature.

VIII

Les auteurs sacrés ont écrit poussés par le Saint-Esprit; quant au mode et à l'étendue de cette inspiration, ils nous sont inconnus.

IX

Le libre examen ne peut servir de base à une Église; il suscite une dogmatique et celle-ci est la raison d'être de cette Église.

X

L'explication la moins imparfaite et la plus scripturaire à la fois du mystère de l'incarnation est la théorie dite de la Kénôse.

XI

La Révélation n'est pas un livre, mais une histoire. La Bible contient les documents de cette histoire..

XII

Ceux qui parlent de Synodes à autorité morale font un assemblage de mots qui ne forme point de sens.

Vu par le Président de la soutenance,
Montauban, le 22 juin 1880,
J. PÉDÉZERT, professeur.

Vu par le Doyen :
Ch. BOIS.

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 22 juin 1880.
Le Recteur,
C. CHAPPUIS.
